

APRÈS AVOIR QUESTIONNÉ **GRÉGORY DOUCET** ET **DAVID KIMELFELD**
 SUR L'AVENIR DE **FAGOR-BRANDT** (SCOOP : ILS NE SONT PAS D'ACCORD),
 J'AI ARPENTÉ LE FESTIVAL **SENS INTERDITS** POUR SAISIR LE THÉÂTRE MONDIAL
 JE ME SUIS POSÉ POUR CAUSER SCIENCES ET ÉCOCIDÉ
 AVEC L'ÉCRIVAIN **RICHARD POWERS** ET POUR OUBLIER...
 J'AI FINI PAR PICOLER DU ROUGE CHEZ **LA TÊTUE**, CHAI URBAIN

le petit

DU 20.10.21

AU 02.11.21

N° 1002

Bulletin

LE JOURNAL GRATUIT DES SORTIES À LYON



Cheese,
NAN

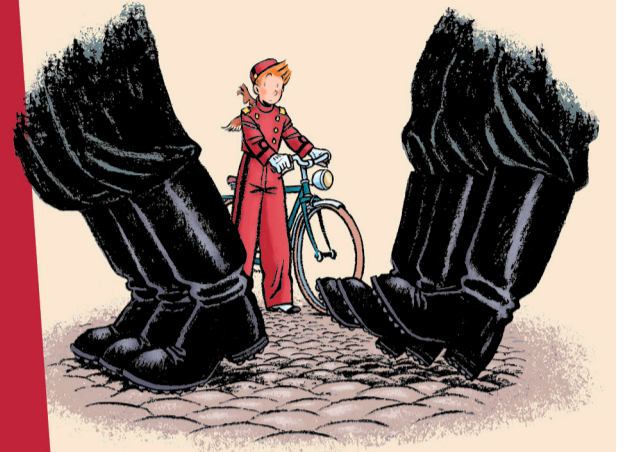
WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

SPIROU

PAR

ÉMILE BRAVO

UNE ENFANCE
SOUS L'OCCUPATION



EXPOSITION

27 OCTOBRE 2021

2 JANVIER 2022

CHRDLYON.FR DUPUIS SPIROU LA BD BO

Une saison dédiée aux femmes à travers 5 expositions

- Delphine Balley, *Figures de cire*
- Jasmina Cibic, *Stagecraft*
- Christine Rebet, *Escapologie*
- Marina Abramović & Ulay, collection
- Crossover: Héléne Hulak
× Mel Ramos



Du 15 sept. 21
au 2 janv. 22

MAC LYON

Delphine Balley, *L'Enfant transparent, les larmes de cire*, 2019 [détail]. Courtesy de l'artiste

VILLE DE LYON

PREFETURE DE LA CULTURE

le Bonbon

mac-lyon.com

2023, ANNÉE CHARNIÈRE

C'est la fin d'une particularité lyonnaise qui faisait qu'aucun des grands groupes du divertissement mondialisé n'avait réussi à s'implanter dans la métropole, ni par le biais d'un festival, ni d'une salle - déjà car les collectivités avaient choisi de préserver un savant équilibre à l'abri de multinationales dépourvues d'un certain sens du commun, la Halle Tony-Garnier, lorgnée par toutes, en étant le parfait exemple. Alors que le clan Collomb commençait à flancher et envisageait de plus en plus sérieusement de confier la succession de Thierry Téodori, son emblématique directeur, à AEG, Vivendi ou Live Nation, le changement de municipalité a permis de garder dans le giron local cette salle emblématique. Autre particularité, Lyon a son propre géant avec GL Events qui opère la Salle 3000 ou encore La Sucrière. Mais Live Nation a finalement trouvé un autre port où amarrer ses stars : ce sera dès 2023 l'Arena de Jean-Michel Aulas, à Décines, qui intègre le réseau de plus de 200 salles du géant situées à Amsterdam, Dublin ou encore San Francisco. Arena qui devrait tourner à plein régime quand les saisons de sport s'achèvent, dès la fin mai, donc au moment où les festivals existants - Nuits sonores, Nuits de Fourvière, Jazz à Vienne - vont soudain se retrouver face à une concurrence accrue pour attirer un public pas extensible à l'infini, comme les structures culturelles peuvent l'expérimenter en ce moment. Ce sera aussi un concurrent frontal de la Halle Tony-Garnier, élaboré... avec les conseils de Thierry Téodori, tout juste retraité et consultant pour l'Arena, selon Xavier Pierrot, le stadium manager de l'OL. 2023 : décidément une année charnière pour la culture lyonnaise.. SB

FAGOR-BRANDT, CE SERA JUSQU'EN NOVEMBRE 2023

Politique Culturelle / L'utilisation temporaire de Fagor-Brandt est prolongée jusqu'en novembre 2023, à la demande des acteurs culturels occupant le lieu. Mais rien n'est résolu pour la suite qui, au contraire, semble se compliquer, la Métropole n'ayant rien anticipé. PAR SÉBASTIEN BROQUET

Toutes et tous étaient arrivés à la réunion de concertation du lundi 4 octobre au matin avec un mot d'ordre commun : obtenir la prolongation de l'utilisation de Fagor-Brandt jusqu'à fin 2023, et non janvier comme voulu par le président de la Métropole. Histoire de se laisser un peu de temps pour trouver une solution de repli, Bruno Bernard ayant mis tout le monde devant le fait accompli. Tout le monde, c'était : Vincent Carry (Nuits sonores), Émeric Richard (Lyon Street Food Festival), Isabelle Bertolotti (Biennale d'Art Contemporain), Dominique Hervieu (Biennale de la Danse) et le régisseur des Biennales. Du côté de la Métropole, étaient présents trois membres du cabinet du président, mais aucun élu : Julien Rolland (directeur général adjoint du Grand Lyon), Cyrielle Chatelain (conseillère culture) et Ludovic Chambe (conseiller urbanisme et logement au cabinet). La réunion fut cordiale, des excuses furent prononcées du côté Métropole sur l'absence de concertation préalable. Mais rien de concret ne fut prononcé ni ne découla de ce rendez-vous. Si ce n'est la décision entérinée quelques jours plus tard de pérenniser le site jusqu'en novembre 2023, ce qui permet à chacun d'envisager une édition supplémentaire sur Fagor-Brandt avant de plier bagage.

Pour où ? Personne ne le sait. Et plusieurs problèmes se posent. Bruno Bernard rêve d'envoyer tout le monde à Oullins, à La Saulaie, mais là-bas tout bloque : ça n'avance pas avec SNCF Immobilier, le coût des travaux à engager pour la collectivité sont beaucoup plus importants que prévu, et certaines structures elles-mêmes doutent : décentraliser ok, mais quid des subventions importantes accordées par la Ville de Lyon si elles partent à Oullins ? Pour Nuits sonores, le débat existe, pour Reperkusound aussi qui quitte le Double Mixte de Villeurbanne. Niveau délai, vu les travaux, s'y installer en 2024 paraît illusoire à tous les protagonistes du dossier, sauf à la Métropole. Qui cite aussi les anciennes usines Bobst, près de La Soie, qui deviendront certainement dans le futur un lieu d'urbanisme transitoire. Mais dans un futur... lointain, car là-bas le site n'en est qu'au tout début des études nécessaires.

Reste que c'est aussi un gros problème pour la Ville de Lyon et son



adjointe à la Culture Nathalie Perrin-Gilbert, qui ne veut pas voir la cité désertée par ses acteurs culturels durant son mandat - mais se retrouve mise en difficulté par ses alliés écologistes, même si Grégory Doucet (lire ci-contre) promet des solutions, tout en laissant nettement perler que pour l'instant, il n'en a aucune sous la main. Également présidente de la Halle Tony-Garnier, qu'elle veut ouvrir sur un nouveau projet - et ce d'autant plus que l'Arena de Jean-Michel Aulas, concurrente, sortira de terre en cette même année 2023 -, NPG veut rencontrer prochainement les dirigeants de Nuits sonores et du Lyon Street Food Festival pour leur proposer d'utiliser la salle emblématique. Pour le Lyon Street Food, ce pourrait être une solution. Pour Nuits sonores, ça paraît beaucoup plus illusoire : le festival de musiques électroniques n'a occupé ce spot que pour sa première édition en 2003, et c'était symbolique car c'était là que la fameuse rave Polaris annulée par les autorités devait se tenir quelques années plus tôt, point d'orgue d'une répression honteuse que Gérard Collomb tout juste élu comme les organisateurs avaient à cœur de renvoyer au passé. Depuis, Nuits sonores s'est construit par l'occupation de lieux du patrimoine comme de friches, mais plus vraiment par l'utilisation de salles de musiques actuelles : ce serait sans doute alors rentrer dans le rang des festivals lambda que d'y retourner.

LES VERTS AVAIENT PROMIS UN LIEU DE CULTURE À FAGOR-BRANDT

En résumé, aucune solution ne se détache pour l'instant et du côté de la Métropole, on n'a clairement pas envisagé de solution de secours pour les acteurs culturels qui ne sont là qu'une variable d'ajustement. Côté politique, ce n'est pas non plus le coup du siècle : Bruno Bernard a réussi à sortir David Kimelfeld de la naphthaline, le piquant au vif, lui qui avait fait de l'urbanisme transitoire comme de la culture des enjeux majeurs de son programme en cas de victoire. Ce dernier n'a pas manqué de rappeler les investissements importants accordés pour ce lieu. Pour rien, donc. Et pointe l'absence de solution de secours. En commission culture de la Métropole, l'ex maire du 7^e et vice-présidente à la Culture Myriam Picot a aussi clashé la majorité, provoquant le désarroi de son successeur Cédric Van Styvendael, silencieux publiquement et pas à l'aise avec cette décision qu'il ne semble pas approuver.

Du côté de la Métropole, on refuse toujours de communiquer officiellement. Hormis un bref communiqué envoyé lundi 18 au soir : « la Métropole travaille à un projet d'occupation pérenne de cette friche industrielle. Si les arbitrages sur la vocation définitive de ce site ne sont pas encore définitivement pris, un premier calendrier se dessine en

concertation avec les utilisateurs actuels du site. Un usage temporaire du site pourra être réalisé jusqu'à novembre 2023 permettant à l'ensemble des événements prévus de se dérouler et de renouveler l'expérience Fagor qui fut un véritable succès. La force de l'urbanisme transitoire est d'ouvrir les possibles et de permettre de réinventer un lieu. Cela nécessite du temps et un travail technique permettant d'accueillir les artistes et le public dans les meilleures conditions. Ainsi, la Métropole de Lyon a d'ores et déjà entrepris un travail partenarial avec les acteurs culturels afin de trouver, pour les éditions 2024, un nouveau lieu d'accueil pour ces événements incontournables à la vie culturelle métropolitaine et lyonnaise. »

Il faut dire que le sujet est d'autant plus sensible qu'une vidéo de Fanny Dubot, l'actuelle maire EELV du 7^e arrondissement, est remontée à la surface où elle déclarait en ce 20 juin 2020, en pleine campagne électorale - le temps des promesses : « nous avons pour ambition de réhabiliter cet endroit et d'en faire un vrai lieu de vie dans le sud de l'arrondissement pour que Gerland ne devienne pas un quartier dortoir. La première chose que l'on voudrait y faire, c'est rendre la fonction de production à ces anciennes usines (...), la deuxième chose que l'on veut y faire c'est un lieu de culture (...), bref faire un lieu ouvert sur l'arrondissement. » Un entrepôt pour tramways, donc.

Le Petit Bulletin Lyon
SARL de presse au capital de 131.106,14 €
RCS LYON 413 611 500
33 avenue Maréchal Foch - 69006 Lyon
Tél. : 04 72 00 10 20
www.petit-bulletin.fr/lyon

Tirage moyen 40 000 exemplaires
Impression Rotimpress
Diffusion Diffusion Active
Directeur de la Publication Marc Renau
Rédacteur en Chef Sébastien Broquet
Rédaction Jean-Emmanuel Denave,
Stéphane Duchêne, Louise Grossen,
Nadja Pobel, Vincent Raymond
Ont également participé Alpha Saliou Diallo,
Adrien Simon
Agenda Annabel Trotignon
Commerciaux Elisabeth Bruere, Nicolas Claron,
Nicolas Héberlé, Benjamin Warneck
Maquette & design Morgan Castillo
Graphiste pubs Anaëlle Larchevêque
Photographe Jeanne Claudel
Motion design Anne Hirschel
Community manager Louise Grossen
Webmaster Gary Ka
Développement web Frédéric Gechter
Vidéo Marion Ains, Ophélie Dugué
Podcast Adrien Fertier
Comptabilité Oïssila Touliouel

Pour contacter l'équipe commerciale :
hellolyon@petit-bulletin.fr

Une publication du Groupe Unagi
www.groupe-unagi.fr

« JE TROUVE ÇA TRÈS BIEN QUE LA VILLE SE RÉINVENTE EN PERMANENCE »

Fagor-Brandt / Grégory Doucet ne s'était jusqu'ici pas exprimé au sujet de la transformation du site Fagor-Brandt en entrepôt TCL, voulue par son allié écologiste Bruno Bernard, président de la Métropole. Voici sa vision de la situation. PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

Que pensez-vous de la décision de Bruno Bernard de transformer le site Fagor-Brandt en local TCL, ce qui laisse quatre structures culturelles SDF en 2023 ?

Grégory Doucet : Alors, rappelez-vous que l'utilisation de ce site a toujours été posée comme étant transitoire. Le site sera utilisable jusqu'en 2023 par les acteurs culturels, pour moi c'est une garantie, ça donne de la visibilité et c'est très bien. Et sur le fait que ce site industriel devienne un site Sytral pour lui permettre d'opérer notamment les tramways et les bus : ça répond aussi à un besoin de la collectivité. Il faut trouver le bon équilibre. Moi, pour être tout à fait honnête avec vous, je n'ai pas encore la copie définitive. Donc il faut voir ce qui va pouvoir encore être fait sur l'emprise, car elle est assez importante. Et on va commencer à réfléchir avec les acteurs culturels pour trouver d'autres endroits. De toute façon, je trouve ça très bien que la ville, et que ce qui se passait précédemment sur ce site et je pense notamment à la Biennale de la Danse, se réinvente en permanence. C'est aussi comme ça qu'on la fait vivre.

Il n'y a plus beaucoup de friches sur Lyon et le risque, c'est que ces structures quittent la ville pour aller dans d'autres endroits de la Métropole.

Détrompez-vous : il y en a encore. À nous de continuer à inventer et réinventer la ville. Vous savez par exemple que là, on engage une réflexion sur comment réaménager la rive droite : ce ne sera pas demain et ça prendra un certain nombre d'années avant d'engager les travaux et de pouvoir en bénéficier, mais ça va aussi offrir d'autres perspectives. C'est important : faisons nous confiance, faisons confiance à la créativité notamment des milieux artistiques et culturels, pour trouver des tas d'autres façons de faire vivre la ville et notamment pour permettre à des acteurs comme ceux de la Biennale de trouver des lieux.

Et quid de la promesse de la campagne électorale de EELV, incarnée par la maire du 7^e Fanny Dubot dans une vidéo, de faire de Fagor-Brandt un lieu de vie, de culture, un lieu tourné vers l'artisanat ? Et à la place d'en faire un entrepôt de tramway, donc avec absolument zéro vie dans un quartier en pleine mutation ?

D'abord, il n'y a pas que cette emprise-là qui a vocation à évoluer. Tout ce grand quartier Girondins, La Mouche, tout ça est en train de bouger, vous venez de le dire très justement. D'autres emprises vont être amenées à évoluer dans le temps. Notamment à quelques centaines de mètres, je ne vais pas tout vous dire maintenant car des discussions sont en cours avec d'autres propriétaires, d'autres opérateurs. Et je vous le dit, je n'ai pas vu la mouture définitive de la taille de l'emprise qui va être utilisée par le Sytral, donc je vais regarder ça. Je pars du principe que quand un projet répond à un besoin de la collectivité comme celui-là, il faut pouvoir l'entendre. Oui,



Grégory Doucet, 2020 © Renaud Alouché

il y a un besoin de lieux culturels, de lieux de vie, pour l'artisanat, de lieux pour produire, car on ne veut pas que du tertiaire à Lyon, il faut aussi produire – mais il faut aussi des lieux pour la mobilité, et les tramways on ne peut pas aller les mettre à Saint-Exupéry. Il faut qu'ils soient rapidement sur site pour ensuite circuler dans la ville. Tout ça il faut l'entendre. Notre boulot en tant qu'élus est de réussir à combiner tous les usages et de faire en sorte que l'on puisse aussi bien se déplacer que se cultiver et s'épanouir dans la ville.

LA VILLE VA CONTINUER À VIVRE

Est-ce que l'on a toujours des friches dans Lyon qui vont pouvoir être développées ? Vous dites faire confiance à l'imagination... Mais est-ce qu'il reste des espaces ?

Il y a des friches, il y a encore des lieux sur lesquels des exploitations notamment temporaires peuvent être envisagées. Si vous regardez une carte de la ville, vous savez comme moi qu'il y a des lieux, des bâtiments notamment, qui aujourd'hui sont soit absolument pas exploités, soit sous-exploités. La ville va continuer à vivre et à se refaire. On sait qu'on a besoin de reconstruire. Il y a des opérations transitoires qui vont ressembler à ce que l'on a connu avec la Cité des Halles par exemple. Et puis il y a d'autres lieux qui permettront de faire autre chose, qui seront peut-être plus petits. Mais je fais confiance aux créateurs et aux artistes pour imaginer des choses. Et ne muséifions pas la ville non plus en disant, voilà ça a été fait alors finalement on l'entérine ! L'une des forces de la création artistique, c'est justement de savoir ne pas tomber dans le piège de l'institutionnalisation systématique. Je trouve que chercher de nouveaux lieux continuellement, c'est un petit aiguillon pour la créativité artistique.

+ Entretien en version longue sur www.petit-bulletin.fr

« IL EST ENCORE TEMPS DE REVENIR SUR VOTRE DÉCISION ! »

Fagor-Brandt / L'ancien président de la Métropole, David Kimelfeld, désormais dans l'opposition, ne digère pas la décision de son successeur Bruno Bernard de mettre fin à l'expérience Fagor-Brandt, lui qui a initié un véritable élan métropolitain autour de l'urbanisme transitoire. PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET



© Yannis Ourabah

Comment avez-vous pris la décision de Bruno Bernard de mettre fin à l'aventure Fagor-Brandt ?

David Kimelfeld : D'abord, ce que je ne comprends pas dans cette décision, c'est cette façon de fouler au pied ce qu'est l'urbanisme transitoire. Sur certaines choses, j'ai été dans la continuité de ce que faisait Gérard Collomb ; mais l'urbanisme transitoire, c'est un dossier qui n'existait pas quand je suis devenu président de la Métropole, en 2017. On le met alors au-dessus de la pile. Et s'il y a un dossier sur lequel je n'étais pas inquiet pour sa continuité avec les Verts, c'était bien celui-là ! Je me disais au moins, l'urbanisme transitoire – je ne me faisais aucune illusion sur l'attractivité par exemple –, ils vont s'en saisir et ils vont même l'intensifier. Résultat : le premier acte qu'ils posent, c'est pour fermer un lieu. Pour le transformer, en plus, en quelque chose qui n'amène pas de service, pas de vie, pas de mixité : qui n'amène rien aux habitants. Quelle vision le président de la Métropole, Bruno Bernard, a de Gerland ? De la Ville de Lyon ?

L'urbanisme transitoire n'est que transitoire, bien évidemment. Mais à condition que derrière on y installe des activités qui amènent du plus, pas du moins. Et là, c'est du moins. Aucun lien avec le territoire, surtout dans cet endroit très particulier, avec beaucoup de logements sociaux, un collège juste en face, avec un arrêt de tramway devant : on n'a pas fait un arrêt juste pour que l'équipe du Sytral arrive au travail le matin, c'est complètement délirant ! On a l'impression que les Verts n'ont pas tiré les leçons de ce qu'il s'est passé pendant cette expérience. Notamment les liens établis avec la population. Lyon Street Food Festival, ils ont envoyé 500 courriers aux gens qui habitent autour, ils ont eu 200 réponses de personnes voulant venir. C'est important ce qui se passe-là ! C'est un signe que l'on envoie au quartier qui est parlant : contentez-vous d'un entrepôt de tramways, vous n'avez pas mérité plus, vous n'avez pas besoin de services, pas besoin d'activité. Et on dit toujours qu'il faut que les équipes cul-

turelles acceptent de mutualiser : là-bas, c'est en cours, avec une régie unique, des prêts de matériel, tout a super bien fonctionné. Les Verts n'ont pas étudié l'urbanisme transitoire tel qu'on doit l'étudier : on essaye quelque chose et à partir de l'expérience, on décide de ce que l'on fait. Ils ne vont pas me faire croire qu'à partir de la Biennale d'Art Contemporain, de la Danse, du Lyon Street Food Festival et de Nuits sonores, l'expérience c'est d'en faire un lieu de réparation des tramways où il y aura 35 salariés ! C'est moins que les permanents des Biennales ! C'est totalement délirant.

Mais il n'y a pas d'autres friches envisageables sur Lyon pour accueillir de la culture ?

Il n'y a pas sur Lyon l'équivalent. Même le technicentre à La Saulaie qu'ils sont en train d'essayer de vendre à tout le monde, ça coince. D'abord, il y a d'autres activités, ensuite les délais ne vont pas être tenus.

IL MET EN DIFFICULTÉ SON VICE-PRÉSIDENT À LA CULTURE

En plus, il met en difficulté son vice-président à la Culture Cédric Van Styvendael, qui accueille l'an prochain à Villeurbanne la Capitale de la Culture. Quand-même, fermer une friche culturelle dans la ville d'à côté juste avant, c'est pas terrible. Je sais que lui n'est pas d'accord avec cette décision. Mais Bruno Bernard est un spécialiste pour mettre ses alliés socialistes en difficulté : Hélène Geoffroy, il lui a confié le dialogue avec les maires, et lui il ne dialogue pas avec. Renaud Payre, il lui dit de faire du logement et de l'autre côté il dit faut pas artificialiser les sols donc ne pas construire. Au bout d'un moment, on dira que leur bilan n'est pas bon et que c'est la faute de Renaud Payre, Hélène Geoffroy ou Cédric Van Styvendael... Bruno Bernard traite mal ses partenaires. Je trouve ça incroyable.

Voyez-vous une solution ?

Je suis ahuri, je pense à Nathalie Perrin-Gilbert : je peux parfois être critique envers elle, mais franchement, elle s'est mobilisée pendant le Covid pour les acteurs culturels, elle a convaincu Doucet d'y aller, ils ont balancé de l'argent de manière assez importante, c'était nécessaire. Elle a fait le travail ! Et en récompense, on sort du Covid et on lui dit : on va fermer le lieu de l'émergence culturelle de Lyon pour le remplacer par un entrepôt ? C'est quand-même une drôle de façon de voir les choses. Y compris pour le monde culturel. La période a été dure et leur dire : on ferme un lieu... C'est terrible. Je lance un appel aux Écologistes : il est encore temps de revenir sur votre décision. Il ne faut pas qu'ils aillent totalement dans le mur. Bruno Bernard sortirait grandi en disant, "ok, je me suis trompé, ça peut arriver. J'ai pas fait gaffe aux conséquences de cette décision, je remets les choses à plat." Je préférerais que ça se passe comme ça plutôt qu'il aille dans le mur. Il est encore temps !

+ Entretien en version longue sur www.petit-bulletin.fr

HAL LO WEEN

VENDREDI 29 20H
SAMEDI 30 18H
DIMANCHE 31 16H
OCTOBRE

TREMBLEZ L'AO

Orchestre national de Lyon
Anton Holmer direction
Jean-Christophe Hembert mise en scène

DE 7 À 107 ANS



Réservez votre concert
L'AUDITORIUM ORCHESTRE
NATIONAL DE LYON



Conception graphique Jonathan Meçari et Maïté Touzet-Barboux © Photographie Viviane Roch. Licences n° L-R-21-422, L-R-21-439 et L-R-21-437.



L'ÉQUILIBRISTE, UN PROJET DE HAUTE VOLTIGE

Tiers-Lieu / Définir un tiers-lieu est ardu tant il se métamorphose. Certains embrassent l'éphémère et se projettent sur des bâtiments en attente de réhabilitation - c'était le cas des Halles du Faubourg dans le 7^e, qui ont disparu sous les gravas cette semaine. D'autres font le choix du permanent dans une dynamique de valorisation et de (re)création de l'identité d'un lieu. Bienvenue chez L'Équilibriste. PAR LOUISE GROSSEN

« **J**e viens de Paris où des lieux comme ça foisonnent. J'ai travaillé à la Recyclerie, La Cité Fertile, au Bar à Bulles ou encore au Pavillon des Canuts. Ces lieux m'ont inspirée. À Lyon, on en manque cruellement. J'ai décidé d'élire domicile ici et de monter le mien » nous raconte Louise Lardeyret, à l'initiative du projet. C'est vrai qu'il manquait dans ce quartier, d'un lieu comme celui-là. Tram T2, puis bus 35. On tombe avenue Lacassagne, dans le 3^e arrondissement. Alors oui, ce n'est pas ici qu'on irait instinctivement boire la pinte du jeudi soir, loin de la fourmilière de la Presqu'île. Mais attendez un peu...

« ON N'A PAS VRAIMENT DE LIMITE »

L'ensemble du lieu défend un mode de vie éco-responsable, soucieux de son impact environnemental et de l'économie locale et circulaire. « On veut parler d'environnement de façon ludique, on ne veut pas que ce soit moralisateur. Pour les ateliers, on proposera vraiment de tout en faisant appel à des collectifs, des assos... Mais aussi en utilisant nos propres compétences. J'ai fait les housses des banquettes, pourquoi ne pas animer moi-même des ateliers déco... On n'a pas vraiment de limites » poursuit Louise Lardeyret. Les ateliers évolueront selon les intervenants et l'envie du public.

L'Équilibriste, c'est un tiers-lieu culturel éco-responsable qui ne se semble pas se définir par ce qu'on en dit, mais par ce qu'on en fait. En commençant par l'équation restauration, avec une cantine de saison + une programmation culturelle. Mélomanes et amateurs d'art croisent familles et quadras, ou les étudiants du campus d'à côté en mode apéro et des voisins curieux. Ici, on vient boire un verre dans un cadre cosy « fait de bric et broc » et/ou découvrir une expo photo en toute décontraction sur un live et/ou pratiquer son yoga sous la véranda. Mais surtout, on y vient manger.

« Notre pilier économique, c'est le café-bar-resto. Sur les heures creuses, on y ajoute une programmation culturelle. » En cuisine, on trouve des plats végétariens au service d'une gastronomie gourmande qui incarne un équilibre (tiens donc) de consommation en réduisant le gaspillage, avec des ingrédients locaux et bio tant que faire se peut. Ce jour-là au menu : une entrée - sashimi de betterave (soja, gingembre, raifort, fenouille) -, un plat - feuilleté maïs champignons (13€) - et un dessert - fondant courge chocolat vanille (6€) -.

Leur terrain de jeu : 150m² en intérieur découpé en trois pièces (une salle de restauration, un espace douillet et lumineux sous la véranda avec vue sur l'extérieur et une autre salle encore en travaux). Ces espaces meublés de pièces vintage issues de récup ou *do it yourself* forment une unité cohérente et accueillante. Certains murs sont encore vides et ne demandent qu'à s'habiller de futurs accrochages d'artistes. Même superficielle à l'extérieur, ce qui ouvre le champ des possibles où l'on peut déjà imaginer tantôt un potager participatif et un compost, tantôt un atelier de bricolage, ou une petite scène de concert sur la terrasse en bois. Un lieu plastique en évolution constante, un espace de liberté qui devrait suffire à vous convaincre de squatter un peu ce quartier.

L'Équilibriste

25 avenue Lacassagne, Lyon 3^e
Mercredi et dimanche de 11h à 17h ;
du jeudi au samedi de 11h à 1h

LA TÊTUE, VIN DU PREMIER

Chai / Près des quais de Saône, Géraldine Dubois ouvre un chai urbain. Dans les cuves : des raisins bio pour du vin naturel. On viendra y remplir directement sa bouteille.

PAR ADRIEN SIMON

Il y a un mois de cela nous évoquions dans ces pages les laiteries urbaines. Comme celle qui vient d'ouvrir dans le quartier de la Guillotière. Si l'on peut ramener en centre-ville du lait cru pour faire du fromage, pourquoi pas du raisin pour fabriquer du vin ? Effectivement, ces dernières années, aux USA se sont développés les chais urbains. La vinification de garage existait déjà avant la prohibition et son renouveau, là-bas, s'inscrit dans la tendance actuelle au localisme. On veut des fruits et légumes qui poussent pas loin, du café torréfié dans le quartier, de la bière brassée au coin de la rue, il manquait le vin. L'un des pionniers de ces nouveaux chais fut A Donkey and Goat. Qui produit en ville, à Berkeley, du vin bio sans manipulations chimiques, depuis maintenant quinze ans – avant que le terme natural wine ne soit popularisé. Depuis, les urban winery essaient dans les métropoles, comme à Londres ou même à Hong Kong. Et maintenant en France : à Bordeaux, dans un ancien blockhaus, à Paris ou encore à Marseille, dans une version (Microcosmos) assez proche de ce que l'on va évoquer ici.

LA VIE L'A RAMENÉ À LYON

À Lyon la chose se passe dans le 1^{er} arrondissement, dans une petite rue dont on ne soupçonnait pas l'existence, derrière Sofa Records. Dans un petit local, on trouve un pressoir, des cuves et Géraldine Dubois. Une reconvenue de l'industrie pharmaceutique, qu'elle a quitté il y a quelques années pour se consacrer au vin : « la première fois que j'ai mis le nez dans une cuve, j'ai eu un coup de cœur » avoue-t-elle. Après avoir obtenu son diplôme à Beaune et travaillé comme maître de



© Jeanne Clouder

chai en Bourgogne, elle part s'installer dans le Roussillon, pas bien loin de Perpignan. Le village de Calce est un petit fief du vin naturel. On y trouve quelques noms connus : Olivier Pithon, Jean-Philippe Padié ou bien sûr le Domaine Gauby. Et puis Face B, que Géraldine avait fondé, il y a cinq ans maintenant : trois hectares et demi de Macabeu et Grenache blanc. De confinements en déconfinements, la

vie l'a ramené à Lyon. Pas question pour autant d'arrêter le vin, mais pas question non plus de refonder un domaine. Elle s'est faite cette remarque : que le vin, aussi naturel soit-il, perd son attachement local et augmente son bilan carbone une fois passé l'embouteillage : « ça me dérangeait d'être en bio et d'envoyer des palettes au Japon. Je voulais réduire la distance qui sépare le raisin de celui ou celle qui le boira. »

UN VIN QU'ON TROUVERA ICI SEULEMENT

Géraldine a récupéré une petite parcelle de gamay, du côté de Brindas, un demi hectare qu'elle convertit en bio. « Je fais tout à la main, je n'ai pas de tracteur. J'ai un atomiseur manuel, pour les seuls traitements que j'utilise, uniquement du cuivre et du soufre, et des tisanes de plantes. » Mais surtout elle souhaite vinifier dans les rues de la Presqu'île. Elle a donc installé ici, à deux pas des quais de Saône, des cuves en inox dans lesquelles le raisin qu'elle vient de vendanger est encore en train de fermenter – on a ouvert le capot de l'une d'entre elle, et ça frétil-lait.

« Ma production est limitée, je n'ai qu'un demi-hectare donc de quoi remplir une cuve de douze hectos, mais cette année ce sera beaucoup moins avec le gel qu'il y a eu. » Elle vinifie aussi d'autres raisins que les siens, des raisins bio quelle achète pas bien loin : 40 kilomètres à la ronde s'est-elle fixée, donc dans les Côteaux du Lyonnais ou dans le sud du Beaujolais. C'est la spécificité de son chai : elle y ramène directement les caisses de raisins, et non du jus ou du moût. En résulte un vin qu'on trouvera ici seulement. On viendra le soutirer directement à la cuve. « J'ai le souvenir de mon grand-père qui allait à la cave coop' avec sa Marie-jeanne, pour la faire remplir de rosé. » Géraldine fournira les bouteilles, qu'elle a faites sérigraphier La Têtue, nom de ce chai urbain qui ouvrira ses portes au public à la fin du mois.

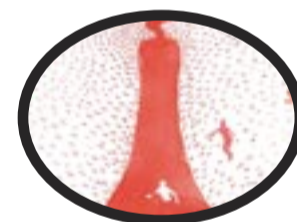
La Têtue

3 rue Grobon, Lyon 1^{er}



ÉPICERIE DU VRAC ET DU LOCAL CHEZ LA P'TITE DISTRIB

Toute de bois vêtue, La P'tite Distrib (19 boulevard Yves Farge dans le 7^e) propose près de la ZAC des Girondins des produits bio, locaux, zéro déchet et beaucoup de vrac. C'est l'histoire de quelques acolytes qui ont eu envie d'en découdre avec les mauvaises habitudes alimentaires et ont créé leur épicerie responsable. Là-bas, fruits et légumes de saison font paire avec les produits locaux (viennoiseries de Maison Deschamps, pain de chez Paume de Pain, feta des Monts du Lyonnais, olives de chez Le Temps des Oliviers, protections hygiéniques en tissus de chez Kupoi...). On trouve quasi-tout en vrac : des produits d'entretien et d'hygiène, de la cosmétique, en passant par l'épicerie salée ou sucrée ou même le papier toilette à l'unité. 70m² dans lesquels il est agréable de circuler, avec toujours une bonne playlist en fond, ça ne fait pas de mal.



VIN NATURE SALONS DES VINS NATURELS : UN SUR DEUX

Le mois de novembre était devenu à Lyon celui du vin naturel. Encadré par deux salons : celui de Rue89Lyon et le second, associatif, des Débouchées. Tout ça c'était avant le Covid. Et maintenant ? On apprend cette semaine que le premier des deux, Sous les pavés la vigne, se tiendra les 6 et 7 novembre, comme d'habitude au Palais de la Bourse avec une soixantaine de vigneron. Le salon des Débouchées, dont on garde un excellent souvenir de leur dernière édition consacrée aux vins d'altitude, est annulé. Ses organisateurs dans un communiqué annoncent « refuser de se plier aux règles du pass sanitaire ». Après une déchirante hésitation, ils et elles se refusent à « scanner vos vies ». Et rappellent : « nous sommes là pour rapprocher, partager et non exclure ».

KOMMET DÉMÉNAGE À LA GUILLOTIÈRE

Galerie /

Après une première vie sur les pentes de la Croix-Rousse, le lieu d'art contemporain Kommet (dirigé par Émilie d'Ornano) vient de rejoindre le quartier de la Guillotière. La galerie s'est établie au sein de l'espace associatif Montebello qui, depuis avril 2021, réunissait déjà dix ateliers d'artistes (designers, plasticiens, réalisatrice de films d'animation...) et le Studio Ganek (société de production d'événements artistiques originaux).

Sur deux niveaux, l'espace compte deux cents mètres carrés, avec une galerie aux vitrines ouvertes sur un quartier vivant. À terme, l'association prévoit d'organiser des événements publics : ouvertures d'ateliers, projections, lectures... Mais, pour l'instant, seule la galerie Kommet est



ouverte au public dans son bel espace lumineux.

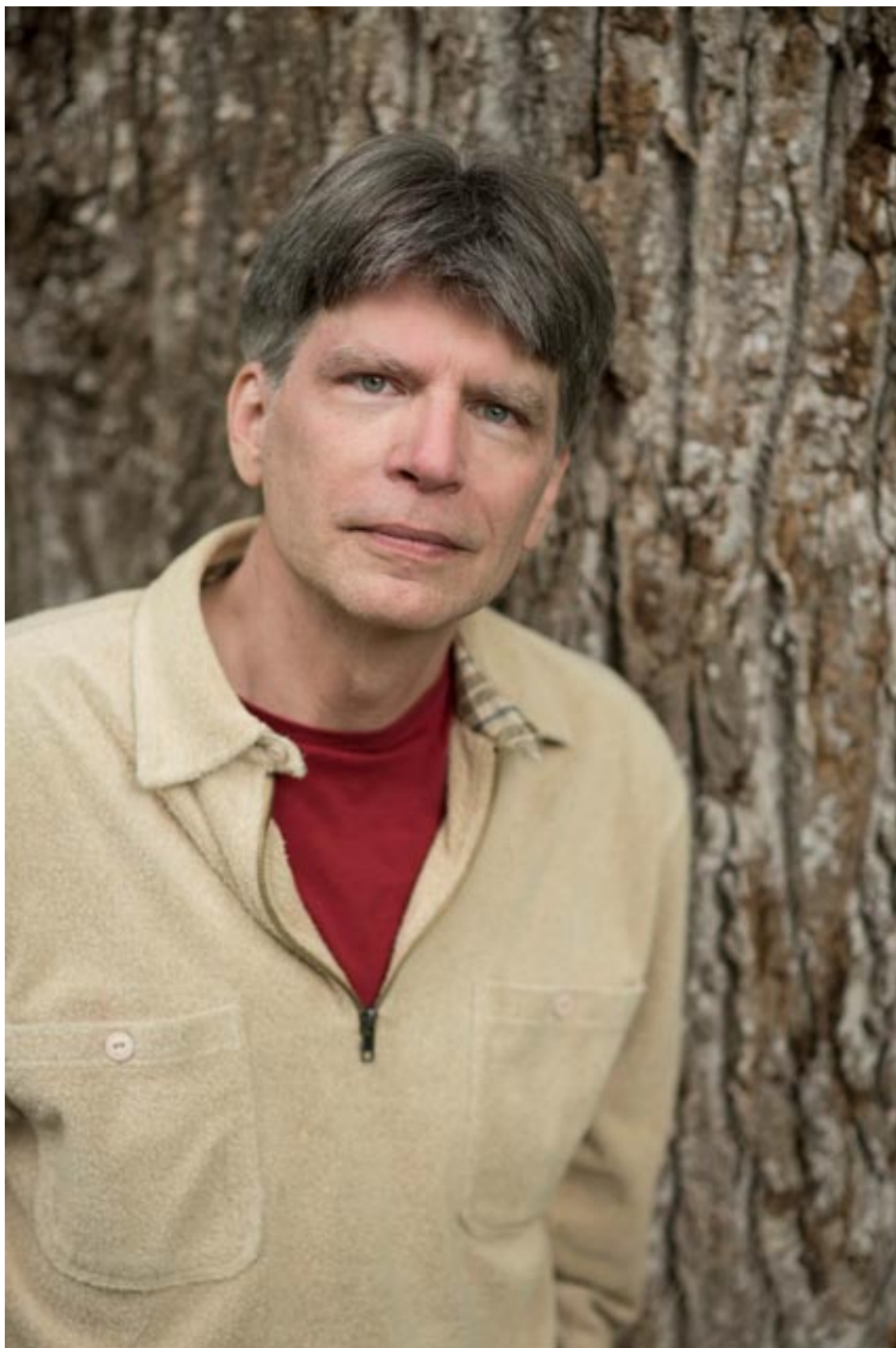
Actuellement, c'est le jeune artiste Simon Lazarus qui y expose plusieurs œuvres en lien avec notre société éprise de technologies. Loin d'être technophobe, Simon Lazarus explore les dangers, les qualités, et même les délires possibles. Au centre de l'exposition trône notamment une impressionnante sculpture en bois à moitié brûlé, sorte de cathédrale dont l'aspect oscille entre la ruine et l'édifice industriel. JED

Simon Lazarus, T/MBER!

À Kommet jusqu'au samedi 20 novembre

RICHARDS POWERS

Littérature / Après *L'Arbre-monde*, prix Pulitzer 2019, qui marqua un tournant dans une œuvre qui mêle érudition scientifique et puissance poétique de la fiction, l'Américain Richard Powers, de passage au festival Mode d'Emploi le 29 octobre à la Villa Gillet, revient avec *Sidérations*. Dans une Amérique (pas si) dystopique, le romancier met en scène Theo Byrne, un astrobiologiste attaché à élaborer des modèles sur la possibilité de la vie dans l'univers, embarquant son fils "neurodivergent", Robin, hypersensible à l'éco-drame qui vient, dans une fascinante expérience neuroscientifique. Et questionne notre rapport au vivant. PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE DUCHÊNE



© Brian D. Dixon

**« NOUS DEVONS
REMETTRE LE PLUS
QU'HUMAIN AU CŒUR
DE L'HISTOIRE »**

L'état de la planète et de la démocratie américaine, l'amour paternel, la question de la vie sur Terre et dans l'univers, la volonté de poursuivre ce que vous aviez commencé d'explorer avec *L'Arbre-monde*, notamment la question de la transformation de la conscience... Qu'est-ce qui a fait naître l'étincelle de ce livre ?
Richard Powers : Un peu tout cela en même temps. Et le fait que j'ai commencé à penser à comment raconter une version intime de cette transformation de la conscience loin de

l'exceptionnalisme humain et vers un état d'"inter-être" quand je travaillais sur *L'Arbre-monde*. À cette période je me demandais à quoi cela ressemblerait pour un individu d'avoir ce genre de changement de conscience individuelle. En 2013, j'ai entendu parler de cette thérapie qu'on appelle "neurofeedback décodé". Une personne apprend à imiter les schémas cérébraux d'une autre personne en obtenant des feedback en temps réel via une IRM fonctionnelle. J'ai trouvé cela étrange et très évocateur d'une nouvelle façon de voir le monde

depuis une autre perspective. J'avais commencé, après avoir achevé *L'Arbre-monde*, à écrire un livre impliquant cette technologie. Mais ça ne marchait pas vraiment alors j'ai mis ce livre de côté. C'était la période du confinement que j'ai passé dans ma maison des Great Smoky Mountains où j'ai littéralement un quart de millions d'hectares de nature sauvage au fond de mon jardin. Je faisais de longues randonnées dans la forêt en essayant de ne pas penser au problème que j'avais avec ce nouveau livre. Un jour, j'étais sur une piste seul,

je n'avais pas vu un humain depuis trois bonnes heures, et j'ai eu la sensation bizarre d'un petit garçon assis sur mon épaule, comme si je sentais son poids. Puis je l'ai imaginé marcher à mes côtés dans la forêt, embrassant toute cette biodiversité. Je l'imaginai me dire : "es-tu réel ?" Je me suis alors demandé ce que penserait un enfant si un parent devait lui expliquer pourquoi cette richesse autour de nous est en train de disparaître. Comment est-ce que je répondrais à ses questions. Une fois rentré chez moi, je savais ce que j'allais faire de ce roman, les dialogues entre père et fils, quel genre de duo ils allaient composer.

Le roman se déroule dans une Amérique au bord de la catastrophe, qui sombre dans le fascisme et plutôt proche de l'Amérique de Trump.

Le livre est une sorte de fiction spéculative qui, si elle ne reflète pas fidèlement la politique de ces deux dernières années aux États-Unis, la rend très reconnaissable. J'ai fait ce que fait généralement la science-fiction avec le futur proche, mais avec le "présent proche". Les événements de ces dernières années dans l'administration Trump étaient eux-même une sorte de science-fiction. Beaucoup d'entre-nous, devant les titres des journaux chaque jour, se disaient : "ce n'est pas vraiment en train d'arriver !" Il était impensable de se dire que quelqu'un comme lui pouvait détruire la Constitution sans avoir à rendre de comptes, provoquer dans les esprits ce qui ressemblait de plus en plus à une guerre civile, s'octroyer plus de pouvoir par la division. Pire, alors que j'écrivais le livre, en 2020, il était évident que Trump allait essayer de subvertir les résultats de l'élection, quel qu'en soit d'ailleurs le résultat. Nous ne savions pas d'une semaine sur l'autre si la démocratie allait survivre. Entre novembre et janvier, tous les faits et gestes de l'administration Trump semblaient mener à un coup d'État, tout cela ayant été couronné par l'émeute du Capitole. En fait, ce que je prédis dans le livre aurait pu advenir durant l'hiver de l'élection. J'avais trouvé un moyen de décrire ce que nous avons tous fini par ressentir dans la réalité. Et tout cela peut encore arriver quand on voit la manière dont Trump se prépare pour 2024 : la moitié du pays et la grande majorité du parti républicain sont convaincues que l'élection a été truquée et veut renverser la situation. Au vu de l'état du paysage politique américain, la possibilité que tous les glissements vers le chaos décrits dans le livre se produisent dans la réalité est très forte.

UN BESOIN DE DIFFÉRENCE

S'agissant de cette Amérique au bord du chaos, le livre fait beaucoup penser à une sorte de miroir pré-fin du monde de *La Route* de Cormac Mc Carthy : l'amour et la solitude d'un père et de son fils, l'épouse et mère décédée, un monde dont on ne sait pas exactement par où il va craquer. Y avez-vous pensé en l'écrivant ?
Je n'en avais pas conscience en écri-

vant le livre. Bien sûr, j'avais lu *La Route* lors de sa publication et il avait eu un grand effet sur moi. Il est donc tout à fait possible qu'il ait eu une influence au moins inconsciente sur moi. Vous n'êtes pas le premier à pointer cette connexion entre les deux romans, comme si ces deux histoires constituaient un avant et un après, avec ce père qui ferait n'importe quoi pour protéger son fils dans une période de grande incertitude et de catastrophe. Mais il y a évidemment des différences de perspectives entre les deux livres : *La Route* est racontée à la troisième personne et le fils y demeure un mystère, sa personnalité n'est pas très détaillée. Il est davantage question du père qui est la figure protectrice. Mon livre est raconté à la première personne du point de vue du père mais le fils est le centre de l'histoire : sa sensibilité aux problèmes, cette manière étrange et passionnée qu'il a de confronter la négligence inconcevable pour lui des adultes, sa rage et ses craintes, il est beaucoup plus présent. Le père est davantage une figure en réaction qui essaie de comprendre le mystère enfermé à double tour dans le cerveau de son fils.

Sidérations fait aussi écho à un autre livre, auquel vous faites la référence, *Des fleurs pour Algernon* (1966), un classique de science-fiction signé Daniel Keyes. Charlie Gordon et Robin Byrne y suivent une trajectoire parallèle dans leur traitement pour améliorer leurs capacités neuro-cérébrales. La grande différence étant que pour Charlie il s'agit d'intelligence cognitive et pour Robin d'intelligence émotionnelle. Pourquoi avoir tissé ce lien entre les deux romans ? Et pourquoi cette distinction ?

Je savais grâce à mon travail sur *L'Arbre-monde* que *Sidérations* serait centré sur l'intelligence émotionnelle. Parce que l'intelligence cognitive n'a pas suffi à faire évoluer l'être humain de cette culture du suicide collectif qui est la nôtre en une culture de la cohabitation et de la réhabilitation. Il y a une phrase dans *L'Arbre-Monde* qui dit que tous les meilleurs arguments du monde ne suffiraient pas à faire changer d'avis un individu. Je suis convaincu qu'une bonne histoire peut le faire. Je savais donc que j'allais raconter une histoire sur cette transformation de la conscience à travers la capacité émotionnelle, les émotions et les sensations et non la pensée. En écrivant, j'ai commencé à voir comment tout cela pourrait fonctionner : je ferais passer un enfant d'un état de perplexité à un état de lucidité. À cause de la pression de la culture dans laquelle il évolue, cet état de lucidité serait menacé et ramené à un état de perplexité. J'ai alors pensé que cela me rappelait une histoire que j'avais lu lorsque j'étais à peine plus vieux que Robin l'est dans le livre : *Des fleurs pour Algernon*. Je me suis souvenu que ce livre était une fable qui reprenait elle-même le propos de *L'Allégorie de la caverne* de Platon. Daniel Keyes utilise d'ailleurs en exergue de son livre une phrase de *L'Allégorie*, qui m'a donné le titre américain du livre : *Bewilderment*.

Ce qui est intéressant avec la technique du neurofeedback utilisée sur Robin c'est qu'elle peut agir comme une métaphore de la littérature : se

La culture qui a produit l'exceptionnalisme humain, qui a réussi à se convaincre que seuls les humains sont sacrés, conscients, intelligents, et intéressants, cette culture voit tout ce qui est au-delà de l'humain comme quelque chose à monétiser ou à modifier ou à éliminer.

mettre dans l'état mental d'un autre et par là guérir de certains maux, c'est une définition possible de la littérature.

Au cours de l'histoire, Theo surnomme le neurofeedback "la machine à empathie". Au fur et à mesure que l'histoire se déroule, elle permet essentiellement de s'exercer à l'état mental d'une autre personne. Cette technique accède simplement à ce vieux rêve de l'être humain : savoir ce qui se passe réellement dans la tête d'une autre personne, ce que ça fait d'être quelqu'un d'autre. Ce désir vient d'une frustration due à la conscience d'être pris au piège de notre propre tête. Nous voulons désespérément atteindre à quelque chose au-delà de nous-mêmes et embrasser la grande perspective de l'hors-de-nous. Nous ne le pouvons pas et le neurofeedback joue avec ce vieux désir et cette vieille frustration. Mais vous avez raison : lire un livre c'est participer à ce genre d'entraînement même si c'est plus lent, moins précis, moins répétable. Quand nous lisons un roman nous ne cessons de nous demander "qui devrais-je être pour être comme cette autre personne, pour réagir à sa manière ?" Cet acte d'identification à un autre point de vue est lui-même un entraînement à l'empathie. Mais je ne réduirais pas cela à la seule littérature. Je pense que l'art en général est une invitation d'une sensibilité à une autre, à s'identifier à une perspective extérieure à nous-même. C'est très proche de ce que le livre décrit avec le neurofeedback, à ceci près qu'il accélère un processus qui avec l'art nous est accessible dans une forme plus limitée.

Pourquoi avoir voulu faire de Robin un enfant neurodivergent – un trait sans doute hérité de Greta Thunberg dont un personnage de votre roman s'inspire également ? Faut-il être différent, hypersensible, pour acquérir une conscience soucieuse de l'état du monde ?

J'ai bien sûr été inspiré par Greta Thunberg au moment de créer Robin. Mais aussi par des enfants de mon entourage, en particulier un neveu et une nièce. Voir l'intensité avec laquelle ces enfants se confrontent à la perplexité du monde adulte me fait penser qu'un enfant n'a évidemment pas besoin d'être "divergent" pour ressentir l'intensité de l'éco-drame que nous vivons, ce n'est d'ailleurs pas ce que dit le livre. La conscience de ce drame est contagieuse chez les enfants et nous mesurons chaque jour la peur et le désespoir qu'ils ressentent à l'égard du futur, de l'extinction de masse et de la catastrophe climatique. Nos enfants sont terrifiés et ils nous en veulent. Et cela transcende le spectre des diffé-

rences chez les enfants. Mais ce livre parle aussi du besoin de différence. Quand Robin a du mal à accepter l'indifférence des adultes, il est paniqué à l'idée que toutes ces espèces vont disparaître avant qu'il ait eu la chance de les voir ou de les connaître. Le livre suggère que l'incroyable spectre des différences entre les êtres humains est une ressource inestimable pour affronter l'avenir, maintenir l'espoir et nous changer nous-mêmes. La même culture qui a produit l'exceptionnalisme humain, qui a réussi à se convaincre que seuls les humains sont sacrés, conscients et intelligents, et intéressants, cette culture voit tout ce qui est au-delà de l'humain comme quelque chose à monétiser, à modifier ou à éliminer. C'est une monoculture. Elle veut que tout ressemble à une expérience rationalisée et normative. Ce sont les voix de personnes qui ne rentrent pas dans ce modèle qui nous forceront à réaliser à quel point c'est une folie. Ce sont les différences humaines qui nous feront accéder à la grande diversité et à la différence du "plus qu'humain" [NdLR : expression mise au point par le philosophe David Abram en 1996, "plus qu'humain" désigne la nature terrestre et véhicule l'idée d'une écologie de la participation interspécifique].

ON N'EST PAS TOUJOURS CELUI QUI RACONTE L'HISTOIRE

Votre travail et votre discours aujourd'hui tendent à montrer que nous devrions retourner à une relation plus panthéiste, plus animiste et peut-être transcendante, à la nature, comme l'ont fait les peuples indigènes depuis la nuit de temps ; que la voie de la domination de la nature, la voie judéo-chrétienne, n'est plus la bonne. Mais comment faire ça ?

C'est une très bonne question et j'aime la manière dont vous l'amenez. Ce que je pratique aujourd'hui est la présence et j'aime la façon dont vous opposez une sorte d'orientation culturelle indigène qui est celle de l'intégration avec cette culture de la domination et cette manière de forcer la nature à se conformer à nos souhaits. Comment fait-on cela ? On peut le faire partout, y compris dans l'environnement le plus urbain. C'est simplement une manière de cultiver la présence plutôt que d'avoir un ensemble de paradigmes où l'on demande à ses voisins et à son environnement de se conformer à nos désirs. Il suffit de se laisser aller à l'ouverture, à l'immobilité et à l'attention pour devenir le destinataire de l'histoire. On n'est pas toujours celui qui raconte l'histoire. Je pense que c'est le changement culturel que nous

devons opérer si nous voulons retrouver notre place dans le "voisinage".

Très bien, mais comment convainquent les gens de ce nécessaire changement culturel ? Il semble que, pour certains d'entre-eux en tout cas, plus on les avertit, plus ils se braquent ou nient les problèmes, refusent d'y croire par peur ou par égoïsme. Et cela contribue à mettre des Trump au pouvoir, cela donne l'Amérique de *Sidérations*. Comment résoudre cette part de l'équation ?

Si vous avertissez les gens, si vous argumentez avec les gens, si vous leur donnez des preuves, ils vont résister, ils réagiront contre et ils se réfugieront dans cette culture du déni et du refus, se replieront sur divers types d'idées nostalgiques, de privilèges et d'exceptions. Mais si vous racontez une histoire à une personne, si vous l'invitez à imaginer, à s'identifier ou à participer à quelque chose, c'est une perspective différente. Elle ne peut s'empêcher d'être entraînée dans cette histoire. Les psychologues ont montré que parmi les choses qui inciteront une personne à changer d'avis, il y a le fait de simplement commencer – avant de lui demander à quel point elle est attachée à son idée – à raconter l'histoire d'une autre personne dans une autre circonstance et de lui demander ce qu'elle ferait à sa place. Les gens deviennent alors co-collaborateurs, co-auteurs de l'histoire. En les invitant à participer au récit, vous leur demandez d'exercer leur capacité d'empathie. Par conséquent, la transformation va devoir passer par l'identification et l'identification par une invitation narrative. Nous devons trouver de bonnes histoires, et nous devons remettre ce qui est plus qu'humain au cœur de l'histoire. Où l'avenir, aussi menaçant ou catastrophique soit-il, est plein de possibilités.

Sidérations

De Richard Powers (Actes Sud)
À la Villa Gillet dans le cadre de Mode d'Emploi le vendredi 29 octobre

/ BIBLIOGRAPHIE PARTIELLE DE RICHARD POWERS

(Dates de publication française)

2004

Trois fermiers s'en vont au bal, Le Cherche Midi

2006

Le Temps où nous chantions, Le Cherche Midi

2004

La Chambre aux échos, Le Cherche Midi, National Book Award

2009

L'Ombre en fuite, Le Cherche Midi

2011

Générosité, un perfectionnement, Le Cherche Midi

2012

Gains, Le Cherche Midi

2013

Le Dilemme du prisonnier, Le Cherche Midi

2015

Orfeo, Le Cherche Midi

2018

L'Arbre-monde, Le Cherche Midi, Prix Pulitzer

2019

Opération âme errante, Le Cherche Midi

2021

Sidérations, Actes Sud

/ ROMAN

SIDÉRANT POWERS



Dans une Amérique au bord du chaos et de la dictature, Theo, un astrobiologiste, tente d'élever son fils de 9 ans Robin, en proie à des troubles psychiques, et de le consoler de la mort de sa mère Alyssa comme de l'extinction de masse qui a cours. D'une rare intelligence, le garçon est hypersensible et sujet à des accès de rage. Refusant les traitements chimiques, Theo préfère apaiser Robin en l'emmenant observer la nature dans la forêt et lui raconte des histoires de planètes inconnues aux formes de vie farfelues. Puis tente l'aventure d'une thérapie comportementale expérimentale faisant appel à l'intelligence artificielle, aux résultats

spectaculaires. C'est avec une maîtrise toujours aussi impressionnante que Richard Powers continue de jongler dans *Sidérations* avec sa passion pour les sciences et un sens de la narration terriblement poétique ; sa propension à prédire le réel – l'Amérique qu'il décrit est la même que celle qui a envahi le Capitole en janvier dernier, alors qu'il avait achevé son roman – et à composer des mondes enchantés – sublimes interludes consacrés à la vie sur des exoplanètes. Powers poursuit ici le virage entamé avec *L'Arbre-monde*, celui d'une littérature doucement militante qui aspire à un changement des consciences vers un retour à l'harmonie avec le « plus qu'humain ». Il livre surtout un roman déchirant, désespéré et métaphysique sur l'amour paternel, le deuil et notre rapport au vivant et à l'univers, bien plus fort qu'on ne le croit dans un final éblouissant qui rappelle ces vers d'Emerson le transcendantaliste : « que l'ombre étoilée qui tombe la nuit, leur fasse d'éternelles funérailles. »



© Carole Béthuel

LA FRACTURE

Le Film de la Quinzaine / En un quasi temps réel, Catherine Corsini passe au rayons X et à 360° le "moment" social des Gilets Jaunes dans un lieu essentiel où se joue une comédie humaine si réaliste qu'elle en devient fatalement tragique. Mieux qu'un épisode inédit d'Urgences : une réussite.

PAR VINCENT RAYMOND

Certes, il a récupéré une Queer Palm sur la Croisette parce que Marina Fois et Valeria Bruni Tedeschi y interprètent un couple de lesbiennes en pleine rupture – intrigue très secondaire du film. N'empêche... On se demande bien ce que les festivaliers ou jurés étrangers ont pu saisir et apprécier de *La Fracture* avec ses références si franco-françaises, dont la conférence de presse à Cannes fut de surcroît cannibalisée par la sur-interprétation d'une déclaration enflammée de Pio Marmaï. Scandale éphémère bien commode qui allumait un contre-feu médiatique là où *La Fracture* porte plutôt la caméra dans la plaie.

Ce que le cinéma de Catherine Corsini fait de plus en plus, avec à chaque fois davantage d'à-propos et

d'universalité. Mais pouvait-il en être autrement en choisissant ici comme scène quasi-unique, ce lieu-monde qu'est un hôpital ? Le service d'urgences d'un établissement public parisien, pour être précis, alors que le mouvement des Gilets Jaunes bat son plein, que la police fait le siège du bâtiment et que les personnels médicaux sont structurellement épuisés. Un lieu de convergence pour la rencontre improbable entre un routier fort en gueule estropié à la manif, une bourgeoise capricieuse blessée dans la rue, des patients en vrac et tous les maux du monde...

ÉLOGE DE LA FICTION VRAIE

Le cinéma ne pouvait rester indifférent à l'ensemble des mouvements citoyens, populaires puis populistes

– tels que Nuit debout et Gilets Jaunes – ayant secoué tout ou partie de la société durant ces dernières années. À vrai dire, des films les ont déjà représentés mais beaucoup souffrent du même défaut : d'être le fait de sympathisants ou de militants de la cause, s'empressant d'emmagasiner dans leurs boîtiers les agitations sociétales de l'intérieur afin d'en faire un relais quasi-immédiat (comme du journalisme, mais avec une partialité très très orientée)... ou avec le secret espoir d'enregistrer par chance quelque événement historique (le nouveau Mai-68, par exemple).

Inutile de dire à quel point leurs documentaires se révèlent décevants, voire inutiles, puisqu'ils sont destinés à conforter ceux qui sont représentés et leurs apôtres, dans un circuit fermé illustrant à merveille le principe du biais cognitif – coucou, François Ruffin ! Heureusement qu'il y en a d'autres osant prendre de la distance et, au ciné-tract épidermique (le docu-rash), préférer le choix d'un angle (la confrontation *a posteriori* dans *Un pays qui se tient sage* de David Dufresne, l'approche sociologique d'Emmanuel Gras pour l'excellent *Un peuple* sur les écrans en février prochain. Voire aborder la question politique à travers la fiction comme ici Catherine Corsini. Loin de simplifier le sujet, elle l'imbrique à d'autres thématiques, d'autres univers, d'autres profils sociaux qui donnent, paradoxalement, une chair plus réaliste car moins monochrome à *La Fracture*.

Séréotypes plus que "vraies gens", le routier prolo et l'illustratrice bourgeoise lesbienne condensent à eux deux des dizaines de vies authentiques, à l'instar de l'infirmière dépassant la fatigue et son malade psy. À travers eux et leur dialogue, c'est une foule qui échange des idées en s'engueulant, avec sarcasme mais avec sincérité, désinhibée par le contexte, pareille au chœur moderne d'un théâtre sociétal contemporain... La pièce qui se joue, tragi-comédie du quotidien repose sur la vitalité et la folie de ses comédiens sans qui les personnages ne pourraient s'incarner. À cette enseigne, l'adéquation entre Valeria Bruni Tedeschi et Pio Marmaï tient du prodige : il y a chez eux comme un parallélisme dans la fébrilité et la fêlure abolissant tout effet de composition. Après tout, une fracture survient de préférence sur un terrain fragile...

La Fracture

Un film de Catherine Corsini (Fr, 1h38) avec Valeria Bruni Tedeschi, Pio Marmaï, Marina Fois, Jean-Louis Coulloc'h...



FESTIVAL DE L'ANIMATION À MEXIMIEUX

Le festival du cinéma d'animation du cinéma L'Horloge tape large en s'adressant à tous les publics. Dès 3 ans avec d'excellents programmes de court-métrages d'environ 3/4 d'heure (dont *Pingu et Zebulon* et *les Médecins volants*), toujours suivis d'animations gratuites après la séance. Pour les 6 ans et plus, les animations sont sur inscription et payantes (4€) après *Ma mère est un gorille*, *La Vie de Château* et *Un conte peut en cacher un autre*. Au-delà de 8-9 ans, on recommande évidemment *Le Peuple Loup* ou *Fritzi* ainsi que la soirée Japanim du samedi 23 octobre (qui peut être précédée par un atelier manga encadrée par la dessinatrice Nobuko Yann), où un repas de nouilles japonaises est suivi par la projection du légendaire *Akira*. Enfin, pour les plus de 12 ans, le programme est complété par *La Traversée* (suivi d'une rencontre), *Le Sommet des dieux* et *7 jours* qui avait obtenu l'Horloge d'Or – un prix coup de cœur remis par le jury de spectateurs de 11 à 16 ans de l'édition 2020.



MIDNIGHT MOVIES HALLOWEEN AVEC CARPENTER ET DANTE

Les choses sont bien faites : le dimanche 31 octobre, on peut à la fois se coucher tard ET faire sa mise à son réveil puisque c'est la nuit du changement d'heure et que le lendemain à la bonne idée d'appartenir à l'espèce des jours fériés. Cerise sur le gâteau, c'est aussi Halloween et pour l'occasion, le Lumière Terreaux programme à 20h30 un *double bill* pas piqué des asticots, avec en hors d'œuvre les loups-garous de *Hurléments* de Joe Dante (1981) suivis par l'incarnation démoniaque du *Prince des ténèbres* telle qu'imaginée par le prolifique John Carpenter (1987). Deux bonnes raisons de frissonner si le temps est encore trop clément ; deux excellentes machines à engendrer du cauchemar carabiné...

LES AUTRES SORTIES

En salles / « Le cinéma, c'est filmer la mort au travail » disait Cocteau. Soit, mais avant le grand saut, d'autres étapes s'écoulent, que les films se plaisent à illustrer. Dont vivre et devenir... PAR VINCENT RAYMOND

GRANDIR, C'EST CHOUETTE !

Pour devenir, il faut grandir. Et *Grandir, c'est chouette !* (le 20 octobre) rappelle le volatile du même nom, de retour avec un programme de court-métrages animés jeune public réunis autour des perceptions enfantines (peur du noir, solitude, jalousies entre sœurs, etc.) et des moyens d'y remédier.

ZÉBULON ET LES MÉDECINS VOLANTS

Bien fait, mais sacrément classique si l'on compare avec *Zébulon et les médecins volants* (le 20 octobre) visant le même âge, intégrant des courts russes absolument désopilants – dont *Vive les mousquetaires !* d'Anton Dyakov qui évoque l'esthétique et l'humour ab-

surde de Mordillo, avec une musique géniale.

RON DÉBLOQUE

De l'enfance à l'adolescence, il n'y a qu'un pas... pas toujours aisé à franchir, surtout quand on se ressent différent des autres. Dans *Ron débloque* de Octavio Rodriguez, Jean-Philippe Vine & Sarah Smith (le 20 octobre), un ado complexé d'être le seul de son collège à ne pas posséder le robot domestique servant à "se faire des amis" en récupère un largement défectueux. Ses dysfonctionnements vont certes semer un chaos général mais surtout permettre de dé-virtualiser les relations entre gamins. Quelque part entre *Les Nouveaux Héros*, *Les Mondes de Ralph* et *Baby Boss 2*, *Ron débloque* est un bon

divertissement auquel il manque quelque chose d'essentiel sur la fin : une mise en garde corrosive vis-à-vis des objets connectés et de la robotique auprès de son public cible.

LAS NIÑAS

Changement de décor et d'époque mais même classe d'âge pour *Las Niñas* de Pilar Palomero (le 27 octobre) : nous sommes ici dans un collège catho de filles du début des années 1990 d'une Espagne encore sous le joug d'une morale rétrograde, alors que la jeunesse aspire à la liberté. La réalisatrice filme ce moment de bascule coïncidant avec l'adolescence de ses héroïnes avec un mixte de nostalgie pour l'insouciance enfantine et de consternation

face à la rigidité conservatrice des mœurs d'alors. D'actualité : la crainte de revenir en arrière n'a jamais été aussi grande que ces derniers mois, où les mesures politiques attentatoires aux libertés des femmes prolifèrent dans le monde comme une sale lèpre...

ILLUSIONS PERDUES

Et puis l'on devient grand, et c'est une autre paire de manches. Avec son titre ô combien programmatique, *Illusions Perdues* (le 20 octobre), Xavier Giannoli adapte Balzac dans une fresque somptueuse et cruelle où Benjamin Voisin, jeune provincial demi-roturier, s' imagine Rastignac ou Aznavour, conquérir Paris. Forcément, cela tourne mal,

mais au passage, quel vertige de cinéma ! Et surtout, quelle effroyable résonance entre le XIX^e siècle et notre XXI^e...

FIRST COW

De l'autre côté de l'Atlantique, à la même époque où presque, Kelly Reichardt (le 20 octobre) narre dans *First Cow* un nouvel épisode de la Conquête de l'Ouest où deux aventuriers – l'un cuisinier, l'autre fort en marketing – font équipe et connaissent un début de réussite. Leur secret ? Ils volent le lait de la seule vache du pays pour leurs pâtisseries. Si l'argument semble improbable, ce film palpitant, drôle, reposant sur une amitié dont la solidité demeure jusqu'au bout douteuse est signé par celle qui est devenue la reine du western. Ça ne se manque pas !

« ILLUSIONS PERDUES A ÉTÉ COMME UN CŒUR BATTANT DEPUIS MES VINGT ANS »

Illusions perdues / Rêvée pendant trente ans, l'adaptation par Xavier Giannoli du roman d'apprentissage de Balzac voit enfin le jour. Une fresque au souffle épique qu'il qualifie cependant à raison « *d'intime* », tendant un miroir stupéfiant à notre époque. Du cinéma à grand spectacle par un cinéaste possédé. Rencontre. PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND

On a l'impression que c'est un film-somme pour vous : on y trouve des supercheries, des impostures, des déceptions... Bref, des thématiques traversant tout votre cinéma... **Xavier Giannoli** : J'en ai bien peur... [sourire] Pour remettre les choses à l'endroit, j'ai lu le roman quand j'avais l'âge du héros, à 19 ans, et c'avait été une expérience totalement bouleversante. J'ai été touché par sa vie, ses épreuves. Je me sentais moins seul face au monde – on a tous vécu ça. Ce roman est devenu obsessionnel, à l'époque. Je faisais des études de littérature et j'ai eu la chance d'avoir un prof vraiment extraordinaire qui m'a éveillé aux secrets de l'œuvre, à ses résonances contemporaines qui lui faisaient penser à ce que Fellini disait de l'irruption de la télévision dans la civilisation occidentale. Il arrivait à avoir une vue ample sur les questions de basculement de civilisation et très sensible sur le personnage, l'histoire d'amour, les déceptions, les échecs, les trahisons... Tout ce qui fait la vie sociale.



© Shanna Besson

Ce film a été comme un cœur battant depuis mes vingt ans : j'ai toujours espéré pouvoir en faire une adaptation ; je n'ai jamais arrêté d'y travailler. Et comme j'écris mes films, je pense que ça a pu les influencer. Dans *Marguerite*, toutes les scènes dans les coulisses des théâtres, le claqueur, le fait que le journaliste s'appelle Lucien, c'était là. Dans *L'Apparition*, il y a aussi une illusion perdue pour le personnage de Lindon. Et j'en viens à m'interroger : je n'arrive à m'intéresser qu'à des projets où un homme va mentir – et son mensonge l'amène à la rencontre de la vérité du monde. C'est ça, *À l'origine* :

Illusions perdues était comme le cœur qui faisait circuler du sang dans mes autres films.

Qui tous, d'ailleurs pourraient s'appeler Illusions perdues...

Mais quasiment tous les films pourraient s'appeler comme ça ! C'est une espèce de titre générique, tout simplement parce que ça a une vérité humaine, incontournable... C'est ce qu'il y a dans la phrase de la fin : « *je pense à ceux qui doivent trouver en eux quelque chose après le désenchantement* ». Tout le monde ressent cette vérité humaine incontournable.

QUELQUE CHOSE QUI M'EST VRAIMENT ARRIVÉ SUR LE TOURNAGE DE CASINO

Et, pour boucler la boucle, le désenchantement était également présent dans votre court-métrage Palme d'Or, L'Interview...

C'est une illusion perdue, *L'Interview*. D'ailleurs, je ne sais pas si vous l'avez vu, mais Arte m'avait demandé de rendre hommage à Martin Scorsese dans *Blow Up*. J'en avais fait un film très important pour moi qui dure 6 ou 8 minutes et où je raconte quelque chose qui m'est vraiment

arrivé sur le tournage de *Casino*, et qui a à voir avec *L'Interview*.

L'écriture balzacienne se prête-t-elle aisément à la transposition cinématographique ?

C'est déjà du cinéma ! Le roman balzacien est organiquement cinématographique – je n'irais pas vous dire ça de Proust, de Flaubert ni de Nathalie Sarraute. Quand je lisais Balzac, je pensais à Orson Welles, à Ophüls, à une énergie visuelle délirante, généreuse, puissante, drôle, cruelle, méchante... Il a été énormément adapté au cinéma depuis le muet, avec plus ou moins de bonheur.

Je savais que ce film serait long et je voulais que ce soit un torrent d'énergie, d'émotions et d'informations. Parce que moi, comme spectateur, j'aime vivre une espèce d'immersion. Après, ça ne m'intéressait pas de colorier les images d'un classique de la littérature ; ç'aurait été lamentable comme projet de mise en scène. J'ai donc essayé de trouver dans ma lecture, dans ce que j'avais ressenti du livre, un élan, une force, un mouvement. Et ce qui m'a beaucoup libéré, c'est la musique – c'est pour ça qu'il y en a autant, que ce sont souvent des musiques rares et étranges. L'idée du spectacle me hantait : le spectacle cinématographique et le spectacle de la vie, le jeu des faux-semblants de l'hypocrisie et de la tricherie. C'est pour ça que rendre hommage au génie balzacien avec le cinéma, qui est l'art le plus impur et le plus dépendant de l'argent, a quelque chose de très cohérent.



© Sarah Blum

CINÉMA

IMAGES MIGRANTES

Dans la foulée immédiate de la Semaine de l'Hospitalité de la Métropole, les Rencontres Cinéma et Migrations en Auvergne Rhône-Alpes effectuent leur escale lyonnaise au Théâtre de l'Élysée. Au riche programme de leurs six jours, des thématiques quotidiennes ("traversée des frontières" ; "déplacements, allers-retours et déchirements" ou encore "travailleuses immigrées"...) illustrées à chaque fois par des documentaires et des débats. Parmi la foule des œuvres présentées, on notera notamment deux réalisations d'Alice Diop : *Vers la tendresse* (2016) jeudi 28 à 22h30 et *Nous* (2020) dimanche 31 à 21h, en clôture. La journée du samedi 30 baptisée "Des migrations à la radio", en cette année marquant les 40 ans de la libération des ondes, donnera également l'occasion de découvrir à 21h *Les Femmes immigrées de Genevilliers* (1984) signé par la cinéaste féministe Carole Roussopoulos, en prélude à une nuit de la radio. Le Festival est largement ouvert puisque les prix sont libres. VR

Rencontres Cinéma et Migrations

Au Théâtre de l'Élysée du mardi 26 au dimanche 31 octobre

RECRUTEMENT
DISTRIBUTEURS & DISTRIBUTRICES

TEMPS PARTIEL (6H À 8H PAR SEM.)
VOITURE INDISPENSABLE
DISPONIBLE UN MERCREDI SUR DEUX

CONTACTEZ PABLO FREVILLE :
PFREVILLE@DIFFUSIONACTIVE.FR
06 59 72 79 17

DIFFUSION ACTIVE

Bulletin

CETTE SEMAINE AU CINÉMA OPÉRA

- Un art tragi-comique délirant et inventif -
TELÉRAMA

La Jeune Fille et l'Araignée
un film de Ramon & Silvan Zürcher

AU CINÉMA LE 28 OCTOBRE

VODKÉ CARRERS CINÉMA TELÉRAMA

BÈNNIE

BURGER

CHOISISSEZ LE MIEUX

SUR PLACE **BIO** OU À EMPORTER

POUR LA PLANÈTE

LOCAL

"LE GOÛT DU BIEN"






18 RUE DU BÂT D'ARGENT 69001. LYON

LES EFFETS SPÉCIAUX EN VALEUR

Exposition / Créée en 2018 à Paris pour la Cité des Sciences et de l'Industrie, l'exposition *Effets spéciaux, crevez l'écran !* trouve avec le Pôle Pixel le lieu idéal pour l'accueillir.
PAR VINCENT RAYMOND



« Le cinéma est un art technologique par définition. Mais la vocation de la technologie est d'atteindre un tel degré de sophistication qu'elle finit par disparaître et devenir une sorte de magie ». Placée en frontispice du parcours, cette citation de James Cameron tient du commandement, ou du rappel à l'ordre. Car un bon effet spécial n'en met pas plein les yeux, bien au contraire : il se fait oublier, voire ne se devine même pas ! Maquillage, techniques optiques ou numériques, mixant prises de vues réelles et virtuelles... Tous ces procédés au service du récit sont ici détaillés de manière historico-didactique avec panneaux et maquettes, expliquant toutes les étapes d'une production (bureau/plateau/studio/salle).

L'expo insiste avec justesse sur les incidences artistiques et budgétaires de certains choix, ainsi que sur le poids économique des métiers des FX essentiels dans le cinéma contemporain, des blockbusters aux films d'auteurs : qui aurait cru que *Amour* de Haneke avait consacré 2,5% de son (petit) budget à la confection de quinze plans truqués ? L'aspect ludique du parcours ne doit pas être éludé : pour illustrer concrètement les principaux types d'effets (motion capture, trucages Méliès, etc.), les visiteurs peuvent se filmer en direct, ou même apprendre à composer des séquences numériquement truquées sur des pupitres interactifs. C'est là sans doute le

meilleur moyen de comprendre toutes ces techniques mise en œuvre... pour mieux les oublier face à l'écran lorsque l'on profite d'un film.

VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU !

Dans la foulée, il faut faire un saut dans une salle dédiée à l'expérimentation du cinéma VR – c'est-à-dire immersif et à 360°, où le spectateur coiffé de casques audio et vidéo (oui, en plus du masque) s'assoit sur un tabouret pivotant afin d'explorer à sa guise l'horizon sans limite d'une œuvre. Encore balbutiante il y a peu (car hautement tributaire des évolutions technologiques), cette prolongation naturelle du cinéma dispose d'une audience croissante dans les festivals, grâce notamment aux cinéastes "traditionnels" s'y essayant, à l'image d'Iñárritu.

On recommandera donc ici deux voyages très différents mais également saisissants : *Kinescope* (2016) de Philippe A. Collin & Clément Léotard, condensé d'Histoire du cinéma en ombres chinoises, aplats et animations, faisant littéralement tourner la tête ; et *Voyage au cœur du Caravage* (2020) de Matthieu Van Eeckhout, irrésistible aspiration à l'intérieur des toiles du peintre, de sa lumière à ses ténèbres...

Effets spéciaux, crevez l'écran !

Au Pôle Pixel (Villeurbanne) jusqu'au 27 mars 2022

LES TOILES DES MÔMES, TOUJOURS PLUS INNOVANT

Jeunesse /

Outre le fait que sa programmation est exclusivement constituée d'œuvres d'art et d'essai qualitatives – quinze au total pour cette édition – adaptées à tous les âges, l'irremplaçable qualité (et l'une des originalités) du festival jeune public *Les Toiles des Mômes* tient dans son art à accompagner les films d'activités et d'animations éclectiques, toujours plus innovantes. Et qui laissent souvent aux salles du GRAC organisatrices une grande latitude pour "customiser" leurs séances.

Cette année, parmi la foule des propositions (en plus des traditionnels ciné-goûters ou ciné-quiz), gros plan sur quelques événements notables. Tel le ludique atelier pixilation animé par Sophie Bataille (mercredi 3



novembre à 16h au Cinéma Jean-Carmet de Mornant), ou le ciné-concert *Animalia* proposé par le Waterzoï Cinéma, échappés des Barbarins Fourchus, le vendredi 29 octobre à 11h et 16h30 au Périscope.

Ou encore l'atelier *Fermez les yeux, on va au cinéma* animé par l'autrice audiodescription Sandrine Dias permettant de découvrir une nouvelle manière de vivre et partager le

cinéma (dès 6 ans, dans plusieurs salles). Des rencontres avec les pros (le producteur Alexandre Charlet pour *Même les souris vont au paradis*) et le réalisateur Nathaniel H'Limi pour *La Vie de Château* complètent le tableau. Aucun risque de s'ennuyer ! VR

Les Toiles des Mômes

Dans 47 salles du GRAC
Du 23 octobre au 7 novembre

SENS INTERDITS, CARREFOUR DES POSSIBLES

Théâtre / Sens Interdits, le festival biennale dédié au théâtre de l'urgence est à mi-chemin de son remuant parcours. Point d'étape. PAR NADJA POBEL

Le festival 2021 a commencé bien avant le 13 octobre. Il a par exemple débuté avec les premières répétitions du *Bonheur* de Tatiana Frolova en Sibérie, chez elle, il y a dix-huit mois. Il a démarré aussi au festival Santiago Mil à Santiago du Chili où le directeur et fondateur de Sens Interdits Patrick Penot, hispanophone (et à demi Polonais !) se rend régulièrement, car cette manifestation « *met sur les plateaux tout ce qui se produit au Chili, en Argentine, en Bolivie* ». Depuis 2011, le Chili vient donc à Lyon et cette année, il est particulièrement à l'honneur avec cinq productions.

Sens Interdits 2021 a aussi été interrompu avant son commencement le 7 octobre quand a été officialisée l'annulation d'*Outside*. Kerill Serebrennikov est assigné à résidence en Russie jusqu'en 2023, en raison de son militantisme en faveur des droits LGBT+ notamment. Les autorités françaises ont refusé à son équipe des laissez-passer que le gouvernement allemand leur a octroyé en début de mois. Va-t-on encore devoir relancer ce débat stérile sur la culture essentielle / non-essentielle ? Le fait est qu'elle existe, qu'elle sauve même parfois ceux qui la font comme en ont témoigné dimanche 17 octobre au TNG-Ateliers, dix jeunes artistes Afghanes exfiltrées de leur pays cet été grâce un exceptionnel réseau d'entraide sur le territoire français. Un jour, elles joueront probablement dans le festival.

MÉMOIRE RETROUVÉE

Ce même 7 octobre, Sens Interdits a commencé à la Maison de la Culture de Bourges dans une salle comble et



Dans "C'était un samedi", la comédienne grecque Fotini Banou, bluffante, porte dans sa langue une mémoire que son peuple n'a pas encore vraiment assimilée

debout pour la première de la tournée française de *Feroz*, petit frère de l'inoubliable *Acceso*. Car le festival ne se contente pas de faire venir des troupes du bout du monde pour deux ou trois dates dans la métropole, mais organise leurs tournées, souvent

européennes. Une semaine plus tard au TNG-Vaise, lors de l'ouverture des agapes à Lyon, ce spectacle nous saute à la figure et nous mord les mollets. Tout commence par des éclats de rire : six mômes jouent sur un lit superposé métallique. La joie

est courte car ils racontent la violence du traitement qui leur est infligé dans les Senames – service national pour mineurs entre maison de redressement et Assistance publique. Sévices sexuels, privation de droits... Longtemps, ils n'ont pas été entendus car « *qui peut croire des orphelins, des bâtards, des délinquants ?* » nous balancent-ils dans une mise en scène de Danilo Llanos qui parvient à les laisser s'exprimer tout en encadrant leur propos (les lettres des victimes qui s'écrivent à l'encre rouge sur cahier d'écolier, sur un immense écran en fond de scène). Juste après, de façon plus confuse, les quatre femmes de *Space invaders* au Point du

Jour disaient la fatigue et le manque d'énergie pour raconter leur enfance sous Pinochet.

Puis le festival a pris son rythme de croisière avec le jeu participatif *Virus* de Yan Duyvendak, amusant sans être percutant. Et un petit bijou est né dans les caves du CHRD, haut-lieu de torture pratiquée par la Gestapo : dans *C'était un samedi*, dirigée par Irène Bonnaud, la comédienne grecque Fotini Banou, bluffante, porte dans sa langue une mémoire que son peuple n'a pas encore vraiment assimilée, celle de la déportation des Juifs. Avec d'émouvantes petites statues de terre cuite posées au sol cette actrice, propriétaire avec son compagnon d'un théâtre indépendant à Athènes si intrigant, est Stella Cohen, survivante, et tant d'autres jetés à Auschwitz-Birkenau un samedi 25 mars 1944. Malgré une première partie ardue, la pièce laisse sans voix – elle ne sera vue par les Grecs que dans quelques mois, les théâtres n'ayant pas encore rouvert là-même où cet art est né il y a 2500 ans.

Quatorze spectacles sont encore à venir d'ici au 30 octobre à Lyon et dans la métropole, dont *C'était un samedi* qui poursuit son chemin les 21 et 22 à Caluire puis Bron. D'autres langues vont résonner et nous emmener en Palestine, en Sibérie, au Congo, au Liban, en Syrie, au Kosovo, au Québec, en Belgique (voir ci-contre) et au Chili, toujours au Chili ! *Hasta siempre* Sens interdits !

Festival Sens interdits

En divers lieux de la métropole
Jusqu'au samedi 30 octobre



LABORATOIRE THÉÂTRE

Sens Interdits /

Nous n'avons pas dans ces colonnes l'habitude de défendre ce que nous n'avons pas vu. Faisons une exception pour ne pas sacrifier ce spectacle avec lequel la rencontre fut impossible.

Avec *Laboratoire poison*, la metteuse en scène, autrice et comédienne allemande installée à Bruxelles Adeline Rosenstein fait suite à *Décri-ravage*, un projet documentaire sur la question de la Palestine qui a obtenu les prix de la critique 2014 et SADC 2016 catégorie "découverte", « *une démarche de réflexion et d'enquête dans le récit comme*

dans le rapport aux "documents" : interroger, déconstruire (les mots, les notions, les images, ce qu'on croit savoir, les couches de fausses évidences construites par l'Histoire) » écrit l'enseignant-chercheur Christophe Triau dans la revue *Théâtre/Public* en juillet 2016. Le rédacteur en chef de cette même publication, Olivier Neveux, écrit lui dans son essai *Contre le théâtre politique* que ce travail-là « *est un des événements de théâtre (politique) de ces dernières années, comme le fut, à la fin du siècle précédent, Rwanda 94 du Groupov* ». Avec elle « *la pensée devient matérielle* » analyse-t-il.

Dans *Laboratoire Poison*, Adeline Rosenstein aborde désormais la représentation de différents mouvements de résistances entre 1943 et 1976, leur répression et la capacité du théâtre à l'éclairer. Elle le fait, nous annonce le festival Sens interdits qui l'accueille, avec un artisanat théâtral, de l'humour et de l'intelligence pour nos besoins de récits glorieux. Il est temps de faire connaissance. NP

Laboratoire poison

Au TNP les jeudi 21 à 19h et vendredi 22 octobre à 20h30
Dans le cadre du festival Sens interdits



Coproduction Cie de l'Iris & Cie Bleu Gorgone

Du 2 au 13 novembre 2021



RETROUVEZ NOS CONCOURS
sur notre site web
et nos réseaux sociaux

Bulletin



TEXTE

D'AGOTA KRISTOF

MISE EN SCÈNE

ANNE DE BOISSY

UN SPECTACLE BILINGUE

FRANÇAIS-LSF

ANNE DE BOISSY - ISABELLE VOIZEUX

NTH8 /

THÉÂTRE LYON 8E

22 RUE DU CDT PÉGOUT

CONTACT@NTH8.COM

04 78 78 33 30

WWW.NTH8.COM



HUMANITAIRE, FACE BUSINESS

Sens Interdits / Le Franco-Belge Nimis Groupe explore la façon dont la gestion des migrants en Europe est aussi un business. Très documenté, leur travail était consacré aux frontières en 2015. Ils reviennent à Sens Interdits en explorant la question de l'enfermement. Rencontre avec une des membres du collectif avant la création de *Portraits sans paysage*.
PROPOS RECUEILLIS PAR NADJA POBEL



Est-ce qu'en créant *Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu* il y a six ans, vous saviez que vous prolongeriez ce travail ?

Anne-Sophie Sterck : Non. Le processus de *Ceux que j'ai rencontrés...* nous a surpris. C'est la rencontre avec des demandeurs d'asile qui a fait que nous sommes allés au bout d'un spectacle, mais il n'y avait pas l'idée formulée collectivement de s'inscrire dans une continuité. Pourtant, il y avait déjà une séquence sur l'enfermement, l'équivalent des centres de rétention en France (il y avait 50 000 personnes enfermées par an avant le Covid et entre 8000 et 10 000 en Belgique). On ne l'avait pas développé mais ce sujet nous avait touchés et impactés parce qu'une des comédiennes, pendant la création, avait été arrêtée et placée en centre fermé. Ça avait été un choc.

Cinq ans de travail en amont de la création de *Ceux...* : c'est colossal. Y a-t-il eu le même travail d'enquête pour *Portraits sans paysage* ?

Oui, nous avons commencé les recherches pour ce spectacle il y a quatre ans. Assez rapidement on s'est dit qu'on voulait être plus vite au plateau, tester des formes différentes. On a rencontré encore plus de gens (constructeurs de containers, travailleurs dans les camps, employés du HCR...) que pour *Ceux...*

Mais certains comme les architectes des centres fermés à Bruxelles n'ont pas voulu nous parler et c'est justement parlant. Il y a aussi parfois des clauses de confidentialité. Concernant les centres de rétention, seules les personnes qui y sont allées peuvent témoigner. Il y a tout un

autre pan lié au business à ce sujet. On a eu la chance de rencontrer un documentariste journaliste, Nicolas Autheman, auteur de *Réfugiés, un marché sous influence*. Il avait énormément de rushes dont il ne s'était pas servi et on a beaucoup partagé la matière avec lui. Il nous a informé qu'un salon de l'humanitaire se tenait à Bruxelles. Certains de notre groupe Nimis y sont allés voir les entreprises de biométrie ou Ikéa (et ses tentes en kit) qui vendent leurs services au secteur de l'humanitaire.

Est-ce que cela sera évoqué ?

Oui. Le trajet du spectacle part de l'enfermement des étrangers en Europe et d'une confusion entretenue par les médias ou les politiques entre accueil et enfermement, car l'accueil se traduit par des gestes d'enfermement. Ensuite on fait un détour – qui n'en est pas un – par le business de l'humanitaire, les rapports de force et de domination qui se perpétuent dans ce domaine et les enjeux économiques ; montrer qu'aborder ces questions d'un point de vue seulement humanitaire (apporter un lit...) masque des questions structurelles et politiques, car on refuse de donner les mêmes droits à ces personnes.

C'EST DOCUMENTAIRE ET DOCUMENTÉ

Diriez-vous que vous faites du théâtre documentaire ?

Cette question est difficile car je ne sais pas bien ce que c'est. C'est documentaire et documenté. On se saisit de ces paroles-là et on en fait du théâtre.

Il n'y a que des comédiens professionnels cette fois-ci ?

Presque ! Dans *Ceux...* il y avait six demandeurs d'asile et sept Européens. Deux des demandeurs d'asile de l'époque poursuivent l'aventure avec nous et ont désormais leurs papiers. L'une avait déjà fait du théâtre avant de venir en Europe et on pourra bientôt la voir dans un long-métrage ! L'autre est devenu assistant social, il est à la fois comédien et une personne ressource car il a travaillé dans des centres d'accueil d'urgence à Bruxelles. Il y a aussi une comédienne sénégalaise qui est en Belgique depuis un an mais qui joue depuis longtemps dans des spectacles en Europe et qui nous a rejoints.

La création se fera en mai 2022 au Théâtre National de Wallonie-Bruxelles. Que verra-t-on à Lyon ?

C'est une étape de travail, mais on a essayé de tenir un propos car c'est un sujet complexe dramaturgiquement. On a fait une toute petite étape en décembre 2019 pour raconter notre démarche puis ensuite on a montré la matière au fil des étapes de travail. À Lyon, il y aura une pensée qui essaie de s'articuler sous forme de spectacle. C'est l'ébauche d'un spectacle brossé à grands traits avec encore beaucoup de manques et d'imperfections. Il nous restera six semaines de travail avant la création !

Portraits sans paysage

Au Théâtre de la Croix-Rousse le vendredi 29 à 20h et le samedi 30 octobre à 16h
Dans le cadre du festival Sens Interdits



© Romain Tissot

UN, DEUX, TROIS... AMALA DIANOR !

Danse /

Un solo (*Wo-man*), un duo (*Extension*) et un trio (*Point zéro*), tel est le programme concocté (en deux temps, le solo étant joué séparément dans une petite salle en début de soirée) par le chorégraphe Amala Dianor, artiste associé à la Maison de la Danse. Soit la triple occasion idoine pour découvrir son univers encore méconnu du grand public.

Amala Dianor a peu à peu forgé sa propre écriture transdisciplinaire

Après avoir débuté dans le hip-hop, Amala Dianor a suivi une formation en danse contemporaine à Angers puis, pendant une dizaine d'années, a dansé pour des chorégraphes de renom aux styles très différents (Emmanuel Gat, Régis Obadia, Abou Lagraa...). À travers toutes ses expériences, il a peu à peu forgé sa

propre écriture transdisciplinaire (entre hip-hop, néo-classique, danse afro et danse contemporaine), marquée par la virtuosité, le dépouillement de toute recherche spectaculaire, l'exploration de la matière fondamentale du mouvement et du corps.

Sa première pièce date de 2012 et son trio présenté à Lyon est sa dernière création. *Point Zéro* est dansé par le chorégraphe avec deux amis. « Il s'agit, écrit le chorégraphe dans le dossier de presse, d'éprouver ensemble le chemin que chacun a parcouru à travers les différentes esthétiques qui construisent nos parcours. Johanna, Mathias et moi avons tous trois commencé par la street danse puis avons creusé des sillons personnels, nourris de rencontres, de partages et d'hybridation. » JED

Amala Dianor, Extension et Point Zéro

À la Maison de la Danse les jeudi 21 et vendredi 22 octobre

Amala Dianor, Wo-man

Au Studio de la Maison de la Danse les jeudi 21 et vendredi 22 octobre en début de soirée

& AUSSI

THÉÂTRE De ce côté

Immense acteur et metteur en scène, invité associé au festival d'Avignon 2007, Dieudonné Niangouna est ici seul en scène pour incarner un acteur qui, en pleine représentation, doit quitter subitement son Congo après un attentat à la bombe. Réflexion sur l'art et le monde en plein chaos
Céléstins, théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin, Lyon 2e
(04 72 77 40 00)
Jusqu'au 21 oct, à 21h sf jeu à 21h30 ; de 13€ à 25€
Dans le cadre du festival Sens interdits

THÉÂTRE Moi et rien

Une illustratrice jeunesse, une compagnie italienne née dans les années 70 spécialiste du théâtre d'ombre et le sujet du deuil... La délicatesse sur le plateau du TNP en cette période de vacances.
Théâtre National Populaire
8 place Lazare-Goujon, Villeurbanne
(04 78 03 30 00)
Jusqu'au 21 oct, mer à 15h30, sam à 11h et 16h ; 6€/10€/12€

THÉÂTRE C'était un samedi

Une femme et ses petits per-

sonnages de terre cuite. Ce sont les enfants d'une communauté juive en Epire déportés à Auschwitz. Ultra sensible, ce spectacle convoque de sombres fantômes
Radiant-Bellevue
1 rue Jean Moulin, Caluire
(04 72 10 22 10)
Jeu 21 oct à 20h30 ; 17€/20€
Ven 22 oct à 14h30 ; 13€/16€
Dans le cadre du festival Sens interdits

THÉÂTRE Augures

Voici l'histoire de Beyrouth à travers le théâtre et des femmes qui rêvent de devenir actrices dans les années 80. Entre témoignage et fiction, retour sur les lieux effacés.
Théâtre de la Croix-Rousse
Place Joannès Ambre, Lyon 4e
(04 72 07 49 49)
Jeu 21 et ven 22 oct jeu à 19h, ven à 20h ; de 13€ à 27€
Dans le cadre du festival Sens interdits

THÉÂTRE TREWA, État-nation ou le spectre de la trahison

Aller à la découverte de la communauté minoritaire des Mapuche tout juste reconnue par les autorités publiques. Paula Gonzalez Seguel nous avait déjà tant émus avec "Ni pu tremen". C'était en 2011 !
Théâtre National Populaire
8 place Lazare-Goujon, Villeurbanne
(04 78 03 30 00)
Jeu 28 et ven 29 oct à 19h ; de 9€ à

25€
Dans le cadre du festival Sens interdits

THÉÂTRE Le bonheur

Nouvelle création pour cette Sibérienne qui aura été de toutes les éditions du festival. Après avoir intimement et brillamment interrogé les plaies des Russes et des Soviétiques, voici qu'elle ose aborder ce qui provoque le bonheur.
Céléstins, théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin, Lyon 2e
(04 72 77 40 00)
Du 23 au 30 oct, Sam 23 à 20h30, dim 24 à 14h et 19h30, mar 26 et mer 27 à 19h, Jeu 28 à 16h et 21h, ven 29 à 21h, sam 30 à 18h ; de 13€ à 25€
Dans le cadre du festival Sens interdits

THÉÂTRE Adieu sera bien mieux Noël, nous, vous et eux

Nouvelle création du metteur en scène, auteur, réalisateur et directeur de ce théâtre qu'il a créé avec son équipe, Manuel Liminiana propose à nouveau un récit qui s'annonce joyeusement lunaire, celui de Noël qui fait revenir les souvenirs dans une petite bourgade perdue en dehors du monde.
Théâtre de l'Uchronie
19 rue de Marseille, Lyon 7e
(04 37 65 81 61)
Du 20 au 30 oct, à 20h30 du 20 au 23 et du 26 au 30 ; 10€/15€

LA FÊTE DE LA COMÈTE

ESPACE
D'EXPLORATION
ARTISTIQUE

5, 6 ET 7 NOVEMBRE 2021

PORTES OUVERTES, SPECTACLES ET ATELIERS !



ENTRÉE LIBRE

La Région Auvergne-Rhône-Alpes LOIRE LE DÉPARTEMENT ANRU Agence Nationale pour la Renovation Urbaine

LACOMETE.SAINT-ETIENNE.FR

Saint-Étienne
Ville créative design

FRANCK ROGER, L'ESTHÈTE

Deep House / Toute juste de retour dans le paysage nocturne lyonnais après une trop longue absence, L'Ambassade accueille une figure de la deep house française : Franck Roger, auteur d'un récent album étonnant de diversité. PAR SÉBASTIEN BROQUET



incarnée par un Mandel Turner par exemple qui collabora avec Franck Roger sur *After All* pour une pépite vocale qui régala, aussi, les pistes.

Poèmes pour Mi un cycle chanté avec orchestre, avec des durées et des rythmes particulièrement singuliers

Après tant d'années à faire vibrer les dancefloors, Franck Roger a dévoilé une autre part de lui-même au printemps 2021, l'effet confinement sans doute : son album *44* (son âge) recèle de chemins de traverse amenant l'artiste au-delà des champs d'expression qu'on lui connaissait, jusque vers le rock psychédélique, l'ambient ou encore le downtempo – voire même la pop 80's par moments, un album résolument construit pour l'écoute domestique, pas si éloigné dans la démarche que *The Cloud Making Machine* d'un certain Laurent Garnier en 2005. Une exploration d'influences passées, de sons écoutés à la maison, une envie de regarder l'avenir autrement : autant de motivations, durant une longue période sans aucune dates de DJ, qui l'ont poussé à faire ce travail aussi introspectif que réussi, risqué aussi.

Franck Roger n'est pas un nom qui rayonne sur les *line-up* de festivals où jeunes stars éphémères aux milliers de suiveurs Instagram et vieilles légendes d'une techno de hangars plus adaptée au masses règnent en maîtresses. D'ailleurs DJ Deep, un proche de Franck, a trouvé place sur ces gros raouts des années 2010 quand il a troqué sa house soyeuse pour des kicks et des ambiances plus lourdes venues tout droit du Berghain, à Berlin.

Franck Roger, lui, n'a pas dévié de sa ligne : celle d'un esthète, pour qui les racines soul et gospel de la house sont indissociables de cette musique de club avant tout, faite pour l'intimité et la danse *all night long*, s'inscrivant dans le sillage du disco façon Paradise Garage, un DJ

pour qui Larry Levan et David Mancuso sont des mythes et pour qui le BPM reste le plus souvent aux alentours de 120, là où il colle au cœur.

Lancée vers la fin des années 90 (1997 côté DJ, deux ans plus tard pour ses premiers disques), sa carrière aux platines, en tant que compositeur mais aussi de label manager (Real Tone, c'est son label pour ses propres sons mais aussi plus tard un lieu d'accueil pour Maya Jane Coles, Shonky, Dyed Soundorom, The Martinez Brothers et d'autres), explore les racines de la house tout en les recombinaut avec une certaine modernité. Ces racines, ils les a découvertes et apprises à l'écoute des plus grands, l'oreille collée au poste de radio, fréquence FG, écoutant religieusement le show

hebdomadaire du suscité DJ Deep et de Grégory – une autre figure du genre –, *A Deep Groove Radio Show*. Selon la légende, le jeune homme enregistrerait méthodiquement chaque émission avant d'en extraire la *tracklist* (sans Shazam...) et d'aller choper les disques dans les – alors nombreuses – boutiques parisiennes.

44

Côté composition, il travaille beaucoup autour du sample. C'est en 2004 que vient la reconnaissance, quand il lâche le titre *No More Believe* sur les dancefloors. Succès qui ne se démentira pas du côté des *soulfull* clubbers, ceux qui traînent au Djoon parisien comme à L'Ambassade lyonnaise, ces derniers spots où l'on reste fidèles à la ligne de la house originelle, celle

Lui qui a suivi l'évolution de la deep house, son appropriation judicieuse par des artistes Sud-Africains tels Culoe de Song, qui a signé la star Black Coffee sur l'un de ses labels, a bien évidemment beaucoup de points communs avec Manoo, le boss de L'Ambassade, lui-même DJ. Ils ont d'ailleurs partagé les platines du Djoon il y a quelques jours : c'est donc un peu à la maison que vient se poser Franck Roger ce vendredi.

Franck Roger

À L'Ambassade le vendredi 22 octobre dès minuit

RENÉE FLEMING CHANTE MESSIAEN

Classique /

L'Auditorium accueille l'Orchestre de la Philharmonie de l'Elbe, une formation pour le moins réputée, avec Alan Gilbert à la baguette. Ils joueront la *Quatrième Symphonie*, dite *Romantique*, de Anton Bruckner ce qui, déjà, n'est pas une mince affiche ! Mais l'événement de la soirée sera la présence de la soprano Renée Fleming pour l'interprétation des *Poèmes pour Mi* d'Olivier Messiaen. Star américaine de la musique classique, Renée Fleming (née en 1959) est capable de chanter au Metropolitan Opera de New York comme à l'occasion du Super Bowl ou encore au jubilé de la reine Elizabeth II, et de passer de Mozart au jazz ou à la pop avec Elton John !

À Lyon, elle se lancera plus prosaïquement dans

l'ode à l'amour conjugal composée par Olivier Messiaen (1908-1992) en 1936 et 1937 et dédiée à sa première épouse violoniste Claire Delbos. Celui qu'on connaît surtout pour ses chants d'oiseaux transcrits au piano, propose avec *Poèmes pour Mi* un cycle chanté avec orchestre, avec des durées et des rythmes particulièrement singuliers (signature du compositeur), et même avec quelques emprunts à la métrique grecque et à la métrique indoue. Le début de l'œuvre, avouons-le, sonne un peu bizarrement aux oreilles, avant de nous emporter et de nous persuader bien vite de sa splendeur ! JED

Renée Fleming, Poèmes pour Mi d'Olivier Messiaen (+ Symphonie n°4 de Bruckner)

À l'Auditorium le samedi 23 octobre



& AUSSI

CHANSON Hidden People

Amateurs qui s'ignorent (ou pas) de comptines sophistiquées, l'inquiétante étrangeté d'Hidden People est faite pour vous. Quelque chose d'une élégie quasi médiévale traverse ce duo (deux voix, un violoncelle, une batterie, un synthé) empreint d'un minimalisme qui empreinte beaucoup à la scène contemporaine sans jamais laisser ses chansons dans un état de dépenaillément qui ferait rebrousser chemin.

Le Périscope
13 rue Delandine, Lyon 2e
(04 78 42 63 59)
Jeu 21 oct à 21h ; 6€/8€

AFRO TRAP Obi

Il en a fait du chemin cet Obi - qu'il faut désormais appeler Obi Bora - dont nous vous présentons le destin et le parcours (au sens propre comme au sens figuré) il y a pile un an en une de ce journal. Une poignée de singles fort bien envoyés et aussi bien reçus, une résidence nomade à travers la France pour préparer sa tournée et un album encore tout chaud : *Black Prayers*, autant de choses fomentées avec son pote Ginger (Cédric de la Chapelle, l'homme derrière feu Slow Joe). Et donc maintenant des live qui se multiplient un peu partout.

Les Subs
8 bis quai Saint-Vincent, Lyon 1er
(04 78 39 10 02)
Sam 23 oct à 21h30 ; 5€/10€

RAP IAM

Avec ce satané virus, IAM n'aura même pas pu donner pleine mesure à sa tournée Yasuke, qui devait succéder à la celle des 20 ans de *L'Ecole du micro d'argent*. L'album continue d'explorer la marotte sauce samouraï du groupe marseillais avec sa référence au désormais célèbre esclave africain devenu samouraï dans le Japon du 16^e siècle. A travers lui la passion d'IAM pour l'affirmation et la lutte envers et contre tout.

Radiant-Bellevue
1 rue Jean Moulin, Caluire
(04 72 10 22 10)
Sam 23 oct à 20h ; 41,70€

ROCK Under The Reefs Orchestra

Au croisement du jazz, du post-rock et de la musique expérimentale - ce qui en fait un candidat rêvé pour la scène du Périscope - Under the Reefs Orchestra est un power trio à l'ancienne qui se réclame aussi bien de Jim O'Rourke que de Moondog ou de la musique de chambre, sans ressembler véritablement à rien de tout cela. En lieu et place, une musique de transe, volontiers développée sur des morceaux à rallonge et instrumentaux qui grondent comme le tonnerre dans un western cosmique. À découvrir.

Le Périscope
13 rue Delandine, Lyon 2e
(04 78 42 63 59)
Sam 23 oct à 21h ; 8€/10€

FUNK Dynamita's Night

On a huit secondes pour vous dire que Dynamita's Night, ben... c'est de la dynamite. Op-

tion soul, funk, groove, ces soirées opérant cette fois dans l'antre du Ninkasi Kao savent mieux que personne mettre le waï (comme disaient les jeunes de jadis) dans vos soirées. Au programme de cette édition : The Buttshakers (dont on ne vous traduira pas le nom) s'occuperont du live. Les DJ T-Groove et Maltfunk, du reste.

Ninkasi Gerland
267 Rue Marcel Mérieux, Lyon 7e
Sam 23 oct à 23h ; de 16€ à 21€

CHANSON Trafalgar

Entre folk et chanson française, le projet mené en solo par Gabriel Cnuddé continue de se rôder dans le réseau des bars lyonnais et particulièrement des Ninkasi. Un premier vinyle, *Paressence*, est paru courant 2020, regroupant cinq titres tous en français, pensés comme autant d'autopourraits du jeune Lyonnais. À suivre.

Ninkasi Tarare
7 avenue Charles de Gaulle, Tarare
(04 74 63 02 68)
Ven 22 oct à 21h

AMBIENT Ultimae REC : Mahiane

Figure de l'underground lyonnais, mais surtout meneuse du label Ultimae Records, fer de lance de l'ambient dans le monde, Mahiane est plutôt rare derrière les platines locales : c'est donc un plaisir de l'accueillir sur Peinture Fraîche pour un set entre ambient, of course, et techno raffinée, qu'elle maîtrise à la perfection. En prime, vous pourrez visiter l'expo !

Halle Debouq
45 avenue Debouq, Lyon 7e
Ven 22 oct à 18h ; 5€
Dans le cadre de Peinture Fraîche

OPÉRA Falstaff

Une merveille d'opéra composé par un Verdi piochant deux fois chez Shakespeare pour en tisser la trame : décors épatants, musique ciselée au petits oignons par le chef résident Daniele Rustoni, une mise en scène appétissante d'un Barrie Kosky inspiré, sortant Falstaff de son trip rabelaisien pour en faire un humain faillible et touchant, et surtout, surtout, une interprétation diabolique du personnage principal par un Christopher Purves magistral et polymorphe : une réussite intégrale.

Opéra de Lyon
Place de la Comédie, Lyon 1er (04 69 85 54 54)
Jusqu'au 23 oct, mar, jeu, sam à 20h, dim à 16h ; de 10€ à 110€

CLUBBING Authentically Plastic

Attention, phénomène ! La performeuse venue d'Ouganda Authentically Plastic, échappée du génial label Nyege Nyege, s'empare des platines du Sucre et ça risque fort de secouer sévère le dancefloor tant ses sets déjantés font fureur, mêlant gqom, techno acid et kwaito sud-africain dans un même orgasme !

Le Sucre
50 quai Rambaud, Lyon 1er
Ven 22 oct à 23h ; 8€ / 12€

CLUBBING Osmose

De la techno, encore de la techno, le Transbordeur reprend goût à la rave avec Elektro System qui convie sous l'égide d'Osmose le maître des cavalcades made in Berlin, à savoir Len Faki le résident d'un Berghain tout juste rouvert, qui

sera épaulé par Luke Garcia ou encore Adana Twins. On guettera avec intérêt la performance du duo Fidèles qui fait pas mal parler de lui ces derniers temps.

Transbordeur
3 boulevard Stalingrad, Villeurbanne
(04 78 93 08 33)
Sam 23 oct à 23h ; de 25€ à 31€

JAZZ 3° Oreille : Stéphane Clor + Romain De Ferron

Une troisième oreille ? Tiens donc, pourquoi pas ? Sans doute pour mieux écouter Stéphane Clor et Romain de Ferron sur la scène du Périscope. En mode plutôt inclassable quand l'un (De Ferron, multi-instrumentiste) a été aperçu aux côtés de Balladur (le groupe, pas Edouard) et Vinci (la formation, pas le groupe autoroutier) et se veut entre autres, un as du contrepoint, et l'autre (Clor, contrebassiste et violoncelliste) allie composition et improvisation aux cœurs d'installations musicales déroutantes. Une 3^e oreille et une 2^e bouche pour dire son émoi.

Le Périscope
13 rue Delandine, Lyon 2e
(04 78 42 63 59)
Mar 26 oct à 21h ; entrée libre

POP Prudence

Avec The Dø, le duo franco-finlandais qui l'a lancée, Olivia Merilathi s'est toujours avancée comme une créature un peu à part de la pop française dans ses approches esthétiques. Tendance confirmée avec ce projet solo baptisé Prudence : un genre d'électro-pop r'n'bisante cartouchée 80's donnant l'illusion d'être taillée pour les clubs

mais qui ne plaira qu'aux branchées. A part, on vous dit. Radiant-Bellevue
1 rue Jean Moulin, Caluire
(04 72 10 22 10)
Mar 26 oct à 20h ; 21€/22€/24€

JAZZ Bigre! Dance Party !

On ne présente bien évidemment plus à Lyon, cette très grosse chose rigolarde qu'est le Bigre Orchestra (un big band, donc) qui transcende les genres musicaux, comme ont dit dans le milieu, et à peu près tout ce qui tombe sous ses nombreuses mains. On ne présente plus guère non plus ses Bigre Dance Party dont la raison sociale est tout entière contenue dans le nom. De la musique, de la danse, des invités, de la fête. Que demande le peuple ?

Toï Toï le zinc
17-19 rue Marcel Dutartre, Villeurbanne (04 37 48 90 15)
Sam 30 oct à 20h30 ; de 12,50€ à 20€

JAZZ Gregory Porter

En 10 ans à peine, Gregory Porter est devenue l'une des (grandes) voix qui comptent du paysage jazz, pensionnaire du mythique label Blue Note. Porter avait déjà tâté de l'ONL sur la scène du théâtre antique de Vienne. Cette fois, il emprunte avec ses propres musiciens, après de multiples reports qui l'ont vu dans l'impossibilité de présenter son album sorti en 2020, la scène chère à l'orchestre et fait de l'Auditorium sa maison. Auditorium de Lyon
149 rue Garibaldi, Lyon 3e
(04 78 95 95 95)
Lun 1er nov à 20h ; de 34€ à 48€
Dans le cadre de Jazz à Vienne

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LYON | VILLE DE LYON

B
 À CORPS ET À CRIP.

CONDITIONS DE VIE DES FEMMES

5 octobre au 31 décembre 2021

Entrée libre

ET MOBILISATIONS FÉMINISTES

Bibliothèques de Lyon et de la Métropole

SAISON 2021-2022

LE PLANÉTIARIUM VAULX-EN-VELIN

www.planetariumvv.com

Séances d'astronomie à 360°
Expositions interactives
Labos - Conférences
Observations du ciel



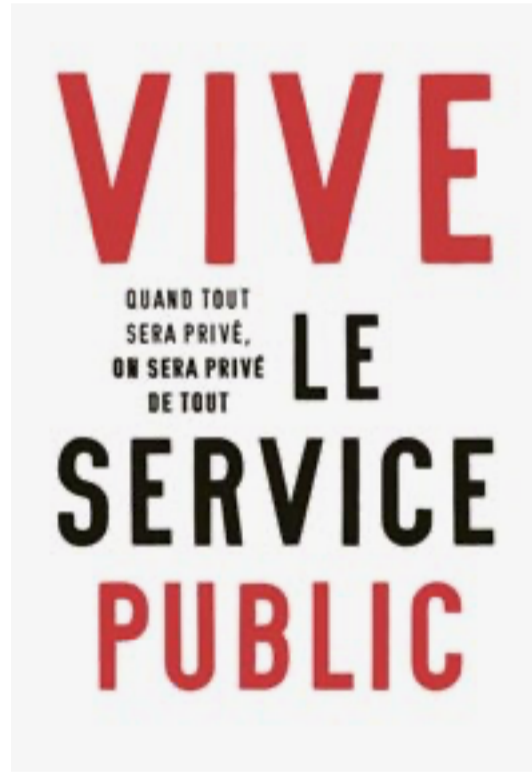
A



B



D



C

A **Art-gens, 1999 et 2001**
«L'art est un travail. Il se situe comme tout travail dans un rapport social de production».
Coproduct par la Caisse des dépôts et consignations, le journal *L'Humanité*, la Maison de la musique de Nanterre, la ville de Lyon et Ne pas plier.

B **Égalité, 2013**
Pour la Journée internationale des droits des femmes.
Photographie de Marc Pataut, produit par la Ville d'Ivry-sur-Seine.

C **Vive le service public, 2015**
«Quand tout sera privé, on sera privé de tout».
Coproduct par Ne pas plier, la coordination des hôpitaux de proximité, la ville d'Ivry et la ville de Lyon.

D **As-tu vu, 2003**
Affiche pour la rétrospective des cinq premières années de « Graphisme dans la rue. »
Produit par la Ville de Fontenay-sous-Bois.



Du mercredi au dimanche,
de 10h30 à 18h
Métro Cordeliers.
www.imprimerie.lyon.fr

musée de l'imprimerie et de la communication graphique

Design graphique: www.bureau205.fr

La Ville de Lyon et le musée de l'Imprimerie et de la Communication graphique vous proposent de découvrir dans la rue le travail du graphiste social

Vous pourrez voir cette semaine ces quatre images affichées près de chez vous.

Gérard Paris-Clavel

AVEC

Exposition-Manifestation au musée de l'Imprimerie et de la Communication graphique

du 15 octobre 2021

au 27 février 2022

NAN GOLDIN, L'IMAGE EN VIE

Photographie / Depuis son adolescence, Nan Goldin a voué son existence à la photographie, tablant sur ce médium pour garder traces et fracas de la vie. Son œuvre, immense et mondialement connue, est rassemblée notamment dans deux livres clefs et bouleversants : *La Ballade de la dépendance sexuelle* et *Le Terrain de jeu du diable*.

PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE



« **L**a Ballade de la dépendance sexuelle est le journal que je laisse lire aux autres » écrit Nan

Goldin au début de son œuvre princeps, œuvre (sorte de journal intime composé de photos et de quelques textes) qui chamboula rien moins que le monde de la photographie (le monde de l'art ?), à sa parution en 1986. Dans cette "ballade", on trouve quelque cent-quarante photographies prises entre 1976 et 1986. Dix ans d'amitiés fortes, d'amours déchirés, de rencontres avec des marginaux, dix années captées au gré du quotidien et de la confiance entre la photographe et ses sujets. Les images y ont quelque chose, à la fois, de brutal et de beau, d'angoissant et d'intensément humain, de trivial et de tragique... Bobby s'y masturbe à New York en 1980, Brian s'y prend tristement la tête entre les mains au Mexique en 1982, le petit Max y joue avec un pistolet en 1977, Chrissie et Sandy y déambulent sur une plage du Massachusetts seins nus, des camarades de chambre de Nan Goldin y font l'amour en 1980...

« Pour moi, la photographie est le contraire du détachement, c'est une façon de toucher l'autre : c'est une caresse » déclarera un peu plus tard Nan Goldin en 1996. Ses portraits pris sur le vif (mais finement composés sans en avoir l'air, intuitivement au départ) déjouent les règles du genre : chaque image implique une très grande complicité avec le sujet photographié, et chaque image relève du partage, dans le réel comme dans l'art. D'ailleurs, pour Nan Goldin, la frontière entre art et vie n'existe pas vraiment, et c'est pourquoi ses photographies nous bouleversent, nous heurtent, nous font partager frontalement ses moments d'extrême intimité. Pas ou peu de distance avec Nan Goldin, pas de chichi, pas de détour esthétique ou glamour : le réel et l'humain vous hurlent aux yeux, et si vous ne les fermez pas, vous êtes touchés par une myriade d'émotions.

ET... ELLE PHOTOGRAPHIE TOUT

Pour Nan Goldin concrètement (née à Washington en 1953 au sein d'une famille bourgeoise), le réel a hurlé très vite alors qu'elle avait onze ans et que sa sœur aînée Barbara Holly se suicida à 18 ans (suicide "déguisé" en accident par leurs parents). Les drogues dures et la photographie furent, à l'adolescence, ses exutoires, sa manière de tenir debout, de tituber dans l'existence et dans la traversée de ces années 1970 au grand souffle de folie libre aux États-Unis comme en Europe... Nan Goldin prend des cours au Centre photographique de Cambridge, rencontre un professeur clef (Henry Horenstein) qui lui fait découvrir et aimer August Sander, Larry Clark, Diane Arbus... Elle admire aussi Malcom X, lit Valérie Solanas, tombe amoureuse d'un travesti, fréquente l'underground new-yorkais et les prémices de ce qui s'appellera bientôt la communauté LGBT+, tombe enceinte d'un père anonyme... Et... elle photographie tout : l'amour, les fêtes, la drogue, la violence, les funérailles, les relations tragiques entre les hommes et les femmes, les séjours à l'hôpital, le sexe, l'angoisse de la mort... « Lorsque j'ai commencé à boire, à devenir incontrôlable et à consommer de la drogue, j'ai pris des photos, au début, pour pouvoir me rappeler ce que j'avais fait la nuit

/ NAN GOLDIN, BIO EXPRESS

1953

Naissance à Washington

1973

Première exposition de photographies en noir et blanc de *drag queens* dans une galerie de Cambridge

1978

Installation à New York et début des images de ce qui constituera *La Ballade de la dépendance sexuelle* (à la fois un diaporama et un livre paru en 1986)

1985

Exposition à la Biennale du Whitney Museum à New York

1995

Réalisation du film *I'll be your mirror* pour la BBC

2000

Exposition *Nan Goldin, le feu follet* au Centre Pompidou à Paris

2003

Parution chez Phaidon de *Le Terrain de jeu du diable*

2021

Ressortit du film *Variety* (1983) de Bette Gordon, avec Nan Goldin. Exposition de photographies en lien avec le film à la Galerie Cinéma 2 à Lyon

« Lorsque j'ai commencé à boire, à devenir incontrôlable et à consommer de la drogue, j'ai pris des photos, au début, pour pouvoir me rappeler ce que j'avais fait la nuit précédente »

précédente. Je m'en tenais là. Puis c'est devenu une forme de documentation plus obsessionnelle. J'ai réalisé ce livre pour prouver que c'était ma vie, ce que j'avais fait. C'était mon histoire. Ma continuité dans le temps. Et les gens de ma vie – mes amis, mes amants, qui formaient une part si essentielle de ma réalité. Sans aucun déni » écrit Nan Goldin dans l'épilogue de *La Ballade de la dépendance sexuelle*.

LE TERRAIN DE JEU DU DIABLE

Plus tard, en 2003 (pour la parution française), un autre livre de photographies sort, volumineux (500 pages), bouleversant à nouveau : *Le Terrain de jeu du diable*. Il réunit des images prises surtout au début des années 2000... Avec, toujours, les amis, les amours, les hôpitaux, les enfants, et quelques autoportraits... Les images sont un peu moins crues que dans la *Ballade*, mais les sensations demeurent intactes et brutales, faites de tons saturés, de bougés, de giclures de couleurs et de lumière. C'est là une lutte incessante entre l'obscur et l'apparition, le temps et la vie. Dans les images, le beau s'arrache par bribes incertaines au milieu du chaos,

à l'instar de ces nouveaux nés qui balbutient dans l'existence. Comme eux, avec Nan Goldin, on (re)découvre le monde, avec des perceptions encore désordonnées et incertaines, sans séparation entre ce qui nous appartient et ce qui appartient au monde et aux autres, entre le dedans et le dehors. L'image surgit là, entre les deux, entre deux, à même le sexe, à même les rires et les pleurs.

Quelques fois, rarement, les photographies de Nan Goldin se délestent de leurs présences humaines et nous entraînent dans des paysages, des horizons entre ciel et mer, des pièces vides, des lits défaits, des miroirs brûlés... On se dit alors que la peinture hante les espaces de Nan Goldin et que, par exemple, *Le Caravage* pousse à nouveau Poussin dans le ravin du sérieux et du calcul. Qu'un corps ou un lieu ça ne se représente pas avec circonspection, mais que ça gicle du pinceau comme de l'objectif de l'appareil photo. Il y a, dans le livre de Nan Goldin, d'autres références citées plus explicitement : Leonard Cohen, Nick Cave, T. S. Eliot, John Giorno... « *S'il fallait une métaphore pour ce livre, ce serait celle d'un fleuve fougueux et terrifiant, avec ses*

affluents, ses tourbillons, ses cascades vertigineuses, ses rares et belles espèces aquatiques ; sans oublier quelques nouveaux-nés et la délicieuse sensation de nager dans un liquide qui fait courir des frissons sur la peau » écrit Catherine Lampert dans ce *Terrain de jeu du diable*.

TOUS LES MUSÉES L'EXPOSENT

Depuis 2007, Nan Goldin vit entre Londres et Paris, et ses images-vies connaissent un relatif apaisement. La France l'a faite Commandeur des arts et des lettres en 2006, les Rencontres de la Photographie d'Arles l'ont nommée directrice artistique du festival en 2009, et tous les musées l'exposent aux quatre coins de ce monde si moche et si beau à la fois. Alors, forcément, la vie se transforme en histoire, en légendes, en éloges, et la *Ballade de la dépendance sexuelle* est devenue pour la presse américaine « *L'Opéra de quat'sous des temps modernes* » ou ce que « *Les Américains de Robert Frank furent aux années 1950* » ou la seule œuvre capable de « *consigner la vérité de nos émotions sur la corde raide au-dessus de l'abîme* »...

Mais laissons le dernier mot sur son œuvre princeps à Nan Goldin elle-même qui, dans sa postface de réédition en 2012, écrit : « *je regarde La Ballade et je vois la dynamique de l'amour et de la haine, de la douceur et de la violence, ainsi que les ambivalences en tout genre des relations humaines... D'une certaine façon, l'image de la meurtrissure en forme de cœur pourrait être le symbole de tout le livre.* »



MAPPING SAINT-JEAN, LA LUMIÈRE VIENT DE L'INTÉRIEUR

Cette fois c'est immersif et en intérieur ! Damien Fontaine est l'un des grands habitués de la Fête des Lumières qui aura lieu cette année du 8 au 11 décembre (les chevaux qui courent dans les amphithéâtres gallo-romains en 2017 c'est lui, la colline de Fourvière l'année d'après aussi comme la place des Terreaux en *Prince des Lumières* 2013 et Bellecour l'année suivante). Ici, organisation privée et ce n'est pas gratuit (12€/18€). Du vendredi 22 octobre au jeudi 11 novembre, *Lyon née de la lumière* est une projection à 360° dans la cathédrale Saint-Jean, consacrée au Temps des bâtisseurs. À voir tous les jours, durant 1h20, à 18h30 et 21h. Réservations sur <https://lyon-neededalumiere.com>

NAN GOLDIN, L'EXPOSITION À LYON

Photographie / Nan Goldin expose à Lyon une partie méconnue de son travail : des photographies prises en 1982 sur le tournage du film *Variety* (1983) de Bette Gordon.

PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

Variety est un film underground de Bette Gordon, sorti en 1983, qui narre les pérégrinations d'une jeune femme, ouvreuse dans un cinéma porno qui se prend à suivre l'un de ses usagers de manière quasi obsessionnelle... La photographe Nan Goldin y joue un rôle et, par ailleurs, a réalisé sur le plateau du tournage un grand nombre d'images, peu connues du grand public et peu exposées (mais faisant tout de même l'objet d'un livre aux éditions Textuel).

Malgré cet aspect "commande", on retrouve très vite dans ces photographies présentées à Lyon l'univers de Nan Goldin. Un univers qui a toujours été très proche du cinéma (la photographe a été marquée et influencée par *Blow up* d'Antonioni notamment) et qui, comme le film, a souvent été proche d'un certain environnement : le milieu bohème du Lower East



Side à New York, lors de la période à la fois sombre et exaltante des années 1980.

ART IMPLIQUÉ

« *Le film et mes photos ont cela de spécifique qu'ils impliquent des gens qui ont une certaine*

apparence... Les enjeux sont les mêmes » déclarait Nan Goldin dans une interview en 1986. Dans ses images sur *Variety*, comme dans toute l'œuvre de l'artiste, l'art est impliqué, les deux pieds dans le réel, sans distance (ou presque pas). À la galerie Cinéma 2, les lu-

mières rouges crient dans les images, les corps et les sujets humains sont captés sans détour, la vie palpante aussi bien dans une piscine que dans un wagon de train ou une chambre d'hôtel. La patte de Nan Goldin est immédiatement reconnaissable.

On plonge dans ses portraits comme on s'hypnotise dans une salle de cinéma, oubliant, le temps d'une séance, que les images qui défilent sont une fiction. « *Il y a eu des périodes de ma vie où j'allais au cinéma tous les jours. Jamais je ne suis aussi heureuse que lorsque je m'assois dans un fauteuil moelleux et que j'attends que le film commence* » dit tout simplement Nan Goldin. Au début des années 1980, *Variety* tentait de jeter un regard neuf sur le tabou de la pornographie et de la représentation du sexe. Et ce, à travers les fantasmes inattendus d'une jeune femme. Montrer les choses sans fard : tel était l'un des buts du film, et telle est aussi la charnière centrale du travail artistique de Nan Goldin.

Nan Goldin, Variety

À la Galerie Cinéma 2 jusqu'au dimanche 21 novembre
Variety de Bette Gordon, ressortit du film en salles le mercredi 24 novembre



ART CONTEMPORAIN UNE BIENNALE SUR LA FRAGILITÉ

Décalée d'un an en raison du Covid, la 16^e Biennale d'Art Contemporain aura lieu du 14 septembre au 31 décembre 2022. Les deux commissaires invités Sam Bardaoui et Till Fellrath (tous deux fondateurs en 2009 de la plateforme Art Reoriented) imaginent l'événement comme "Un manifeste de la fragilité", avec une approche résolument transhistorique quant aux œuvres (de l'art le plus ancien à la création contemporaine) et la plus ouverte possible à un large public. « *Notre fragilité est universelle – elle est ressentie partout et par tous, quel que soit le contexte dans lequel elle se révèle. Le corps en porte l'illustration* » écrivent les commissaires en avant-propos.

22 oct 21

28 août 22



GRANDLYON
la métropole

TRIBUNE DE LYON

LE FIGARO
MAGAZINE



RÉMY JACQUIER PREND SON TEMPS

Art Contemporain /

Difficile d'enclorre Rémy Jacquier dans une catégorie, et c'est... très bien ainsi ! L'artiste dessine, fabrique des objets, grave, organise des performances... Ses œuvres hétéroclites ont souvent comme point de départ une procédure précise, en lien avec la musique, les sciences, la littérature. Mais laissent aussi une grande place au hasard. Dans le train entre Lyon et Saint-Étienne, Rémy Jacquier a laissé son crayon se déplacer sur une feuille au gré des vibrations et des secousses du train. S'emparant de partitions de Beethoven ou de Messiaen, il en fait bouger les lignes jusqu'à les rendre plastiques et explosives.

destinées à illustrer le singulier journal du non moins singulier écrivain Marc Pierret (1929-2017), intitulé *La Vie hors sac* (éditions Hippocampe). L'artiste expose aussi deux objets musicaux, de grands dessins qu'il travaille régulièrement en couches successives dans son atelier depuis plusieurs années, et un ensemble de dessins décrivant le cycle de la lumière sur une journée.

« *L'enjeu de l'exposition, nous confie l'artiste, c'est la question du journal intime, du quotidien, des traces artistiques du temps* ». Un temps dont il fait advenir non seulement la ligne, mais bien des bifurcations ! JED

Pour son exposition à l'URDLA, Rémy Jacquier présente notamment une série d'eaux fortes

Rémy Jacquier, Advenances

À l'URDLA à Villeurbanne jusqu'au samedi 20 novembre

& AUSSI

STREET ART Peinture Fraîche Festival #3

Après une édition 2020 sous le signe de l'innovation, l'édition 2021 se présente comme un condensé de ce qui se fait de plus audacieux et créatif en matière de street art aujourd'hui. Peinture Fraîche élabore un festival avec la conviction qu'il doit présenter un instantané ambitieux de la scène street art qui rassemble différents courants. Des esthétiques plurielles qui vont du graffiti au post graffiti, de l'artivisme à l'onirisme, de l'hyper réalisme à l'abstraction.
Halle Debourg
45 avenue Debourg, Lyon 7e
Jusqu'au 31 oct, mer, jeu et dim, de 10h à 20h, ven et sam de 10h à 23h ; 0e/4e/15e

ART CONTEMPORAIN Apichatpong Weerasethakul

Le cinéaste (Palme d'or à Cannes en 2010 pour *Oncle Boonmee*...) et artiste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul investit l'ensemble des espaces de l'IAC pour un véritable trip en images vidéo. De salle en salle, on est immergé, entre rêve et réalité, dans différents dispositifs de projections, où l'on découvre de jeunes gens jouant avec un ballon de feu, un couple se promenant dans un jardin de sculptures, d'étranges chiens fantomatiques...

Un parcours sous hypnose très réussi !
Institut d'Art Contemporain
11 rue Docteur Dolard, Villeurbanne (04 78 03 47 00)
Jusqu'au 28 nov, du mer au ven de 14h à 18h, sam et dim de 13h à 19h ; de 4€ à 6€

PHOTOGRAPHIE Robert Doisneau, Portraits d'artistes et vues de Lyon

Mises en regard avec 17 œuvres de Jean Couty, ces photographies se concentrent sur deux thématiques fortes, en cohérence avec l'œuvre du peintre lyonnais. D'un côté, des clichés d'artistes dans leurs ateliers et de créateurs de son temps, pris entre 1945 et 1971. Entrez chez Picasso, Giacometti ou encore le couple Saint Phalle - Tinguely et découvrez les créateurs dans leur intimité.
Musée Jean Couty
1 Place Henri Barbusse, Lyon 9e (04 72 42 20 00)
Jusqu'au 12 déc 21

BIOPIC Antoine de Saint Exupéry, un Petit Prince parmi les Hommes

En 3 volets, l'exposition s'attache à retracer la vie et la mort (oui la gourmette est présente !) de cet écrivain-aviateur traduit dans le monde entier. La série de sculptures lisses et l'immersion audio et visuelle dans l'œuvre tiennent la route mais, in fine, c'est la classique 2^e partie avec objets à regarder et panneaux à lire qui est la plus séduisante car très documentée.

La Sucrière
Les Docks, 49-50 quai Rambaud, Lyon 2e (04 27 82 69 40)
Jusqu'au 1er janv 22, du mar au ven de 10h à 18h, sam, dim + vac scol de 10h à 19h ; jusqu'à 15€

ART CONTEMPORAIN Marina Abramovic & Ulay

Le couple phare de la performance existentielle, Marina Abramovic & Ulay (ils se sont rencontrés en 1976 et séparés en 1999), a été exposé dès 1986 au MAC de Lyon. Ce dernier présente plusieurs vidéos de leurs performances (issues des collections du musée), où l'on se donne des baffes, se met à nu, en danger de mort, etc... Une interrogation sans détour sur le couple, les limites du corps et de l'art.
Musée d'Art Contemporain
Cité Internationale, 81 quai Charles de Gaulle, Lyon 6e (04 72 69 17 17)
Jusqu'au 2 janv 22, du mer au dim, de 11h à 18h ; de 4€ à 8€

PHOTOGRAPHIE Delphine Bailey

Pour sa première exposition muséale personnelle, Delphine Bailey nous immerge dans le clair-obscur de ses photographies et de ses films vidéo, mettant soigneusement et baroquement en scène des rites ancestraux (mariage, funérailles, partie de chasse...). Tout y est silencieux, étrange, onirique, sans oublier ici et là un soupçon d'humour.
Musée d'Art Contemporain
Cité Internationale, 81 quai Charles de Gaulle, Lyon 6e (04 72 69 17 17)
Jusqu'au 2 janv 22, du mer au dim de 11h à 18h ; de 4€ à 8€



ORIOI, FAIRE L'AVENTURE

Bande Dessinée / Le dessinateur espagnol Oriol vient dédicacer le premier tome de sa palpitante nouvelle série *L'Or du temps* chez Expérience. PAR SÉBASTIEN BROQUET

La librairie Expérience du côté de Bellecour, comme La Bande Dessinée perchée haut sur le plateau, ont relancé toutes deux à grande vitesse leurs séances de dédicaces et on ne les arrête plus en cet automne : si du côté de la Croix-Rousse, on conseille le samedi 23 octobre d'aller jeter un œil attentif à la séance en compagnie de la merveilleuse Raphaëlle Macaron (dessinatrice libanaise vue ces derniers mois sur la route avec Acid Arab pour des concerts dessinés façon haute couture) qui signera son récent *Les Terrestres* œuvré en compagnie du politique Noël Mamère (réservations obligatoires au 04 78 39 45 04), arrêtons-nous aussi un instant sur ce qu'il va se passer le jeudi 28 octobre du côté d'Expé-

riol sera ce jour-là présent pour dédicacer le tome 1 de sa nouvelle série, *L'Or du temps* (éditions Daniel Maghen). Qualifié de solide espoir de la scène espagnole – il est né à Barcelone en 1983 –, le dessinateur s'est fait remarquer en France en 2012 avec *La Peau de l'Ours*, paru chez Dargaud. Cette nouvelle série lancée avec le scénariste Rodolphe fait la part belle à l'aventure et comble les amateurs d'archéologie et d'Histoire, naviguant des mystères du Louvre à la sorcellerie au fil de pages éclatantes.

Oriol

À la librairie Expérience
Jeudi 28 octobre de 15h à 18h
Réservations obligatoires au 04 72 41 84 14

& AUSSI

LITTÉRATURE Célia Houdart

La *Journée particulière* dont il est question dans le dernier roman de Célia Houdart n'est pas la sienne mais celle d'un ami, Alain Fonteray, photographe, qui lui a un jour demandé d'écrire sur la rencontre qu'il fit un jour fortuitement avec un autre photographe Richard Avedon. L'autrice de *Le Scribe* tente de comprendre ce qui a rendu ce jour si spécial pour son ami au point qu'il ne s'en remet jamais. Librairie Descours
31 rue Auguste Comte, Lyon 2e
Mer 20 oct à 19h ; entrée libre

LITTÉRATURE Isabel Gutierrez

L'Ubasute du titre du premier roman d'Isabel Gutierrez c'est cette coutume, déjà décrite dans le film de Shohei Imamura, *La Ballade de Narayama* consistant à emmener les personnes âgées mourir loin des regards. D'une femme malade, Marie, que son fils emmène vers la mort dans la montagne,

la romancière grenobloise fait le récit d'une vie entière, quelque part changé en hymne. Librairie du Cours
83 cours Docteur Long, Lyon 3e
Mer 20 oct à 19h

LITTÉRATURE Jean-Baptiste Del Amo

Dans l'incontournable catégorie des livres marquants de la rentrée littéraire, il y a cette année Jean-Baptiste Del Amo dont la plupart des critiques littéraires ont fait leur miel et qui a rafilé du prix (le Prix du Roman Fnac qui donne à votre livre une sacrée belle tête de gondole). Un miel un peu amer quand même au vu du sujet du livre : la reproduction de la violence familiale et la domination des hommes. Fnac Bellecour
85 rue de la République, Lyon 2e
Jeu 21 oct à 17h30 ; entrée libre

LITTÉRATURE Jakuta Alikavazovic

Dans la collection *Ma nuit au Musée* de chez Stock, qui consiste, non sans une certaine perversion, à enfermer un écrivain une nuit dans un musée pour voir ce qui ressortira de sa plume, Jakuta Alikavazovic a publié *Comme*

un ciel en nous dont la tournure est celle rapidement de l'évocation du père, amoureux du livre, qui demanda un jour, l'air de rien : "comment tu t'y prendrais pour voler la Joconde ?" Où la nuit au Musée finit toujours par dépasser les murs de celui-ci. Librairie Descours
31 rue Auguste Comte, Lyon 2e
Ven 22 oct à 18h30 ; entrée libre

LITTÉRATURE Eric Fottorino

Grandeur et décadence de la paysannerie, d'avalages de coulevres en compromissions contre-nature, et au milieu l'absurdité administrative qui ravage tout, les champs comme les âmes, ces derniers temps, le monde paysan, fait un vrai sujet. Non seulement d'actualités, mais aussi de films et de romans. Au *Pleine terre* de Corinne Royer, inspiré de la tragique fin de Jérôme Laronge, fait écho le dernier roman d'Eric Fottorino sur le destin d'une famille de paysans face aux injonctions des modernités. Ça s'appelle *Mohican* et c'est comme un cri de guerre. Fnac Bellecour
85 rue de la République, Lyon 2e
Ven 22 oct à 17h30 ; entrée libre



Clara Luciani
17 nov. 21

Déjeuner en l'air
22 nov. 21



Kyle Eastwood
18 nov. 21

Clara Haskil, *Prélude et Fugue*
28 nov. 21

Locations : Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché, www.fnac.com et sur votre mobile.

Réservations : 04 72 10 22 19 | LYON
www.radiant-bellevue.fr | CALUIRE

TURIN, EN VOISIN

Italie / Grande cité étrangère la plus proche de Lyon (hors Genève), Turin vaut tellement mieux que l'image industrielle qu'elle véhicule dans nos contrées. Entre la flamboyance de ses avenues napoléoniennes à arcades, la réfection de l'immeuble des usines FIAT et sa Mole Antonelliana, c'est aussi une capitale de la gastronomie au pied du Pô et en bordure des Alpes. PAR NADJA POBEL

Il faut à peine cinq heures pour rejoindre Torino depuis "Lione". On traverse le Fréjus, le Val d'Aoste et voici la capitale du Piémont qui vaut que Milan, deux heures plus loin, puisse attendre – les deux cités nourrissent une rivalité féroce (un Lyon / Saint-Étienne en plus coriace).

Turin est aussi une ville à vivre et à regarder d'en haut - du toit du Mole comme du circuit d'essais du Lingotto, temple reconverti de l'Avvocato Giovanni Agnelli

Quatrième cité la plus peuplée d'Italie (850 000 habitants), Turin est un étonnant condensé d'Histoire qui ne s'enferme pas sur ses lauriers de Savoie (à laquelle elle fut liée durant quatre siècles) ni sur celui d'avoir été la première capitale d'un pays réuni (de 1861 à 1865) – elle abrite un immense musée du Risorgimento pour mémoire. Le cœur de la ville regorge de bâtiments somptueux et d'églises (ah, le vrai faux Saint-Suaire dans la *Cattedrale* !) et les salons du Palazzo Madame, médiéval à l'arrière, baroque au devant, romain sur les côtés de la porte centrale. Mais Turin est aussi une ville à vivre et à regarder d'en haut – du toit du Mole comme du circuit d'essais du Lingotto, temple reconverti de l'Avvocato Giovanni Agnelli.

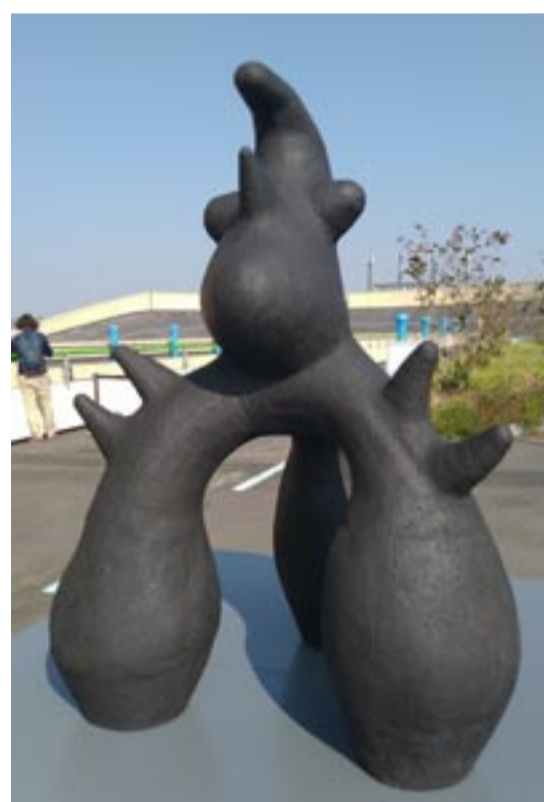
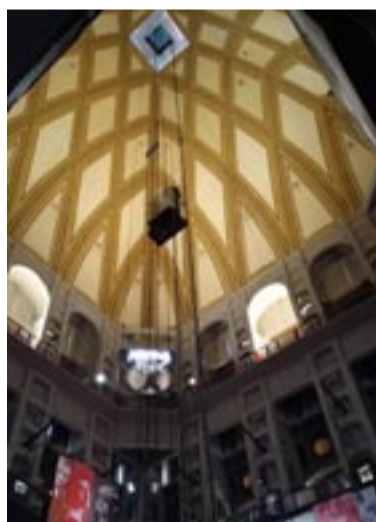
UN QUARTIER : LE BALÒN

Et si Turin était avant tout un marché ? Celui qui chaque jour sauf le dimanche se tient sur la piazza della Repubblica est un absolu bonheur, qu'il soit sous les verrières ou en plein air. Les tomates des Pouilles, les châtaignes de Cueno se mélangent à la charcuterie et surtout au fromage. Les buffala seront compliquées à rapporter mais le parmigiano reggiano s'y prête à merveille et le 36 mois d'âge affiche seulement 21€ au kilo. Tenter aussi, pour seulement 14€, la toma d'Aosta. Parmi les légumes, choisir ce croisé d'épinard et brocoli qu'est le friarielli, que l'on retrouve dans les troquets du quartier avec une noix de beurre.

Chaque deuxième dimanche du mois, se tient un marché aux puces tout sauf trendy. Dans un format XXL avec des vêtements en tout sens, des gadgets de déco, quelques professionnels des brocantes mais surtout des particuliers donnent l'occasion de flâner dans le Borgo Dora et ses ruelles enchevêtrées et courbées.

UN MONUMENT : LA MOLE

Ce devait être une synagogue, ce sera un bâtiment municipal. Construite en 1863, cet imposant et somptueux édifice a été récupéré par la



mairie quinze années plus tard. Son pic est le point culminant (qui culmine à 167 mètres) de cette ville plate entourée de montagnes. Depuis 2000, elle abrite le musée national du cinéma, passionnant dans sa partie permanente consacrée aux premières techniques. Sa partie temporaire s'expose le long de la rampe intérieure de la salle centrale au milieu de laquelle se propulse un ascenseur pour que le visiteur puisse admirer une vue à 360°. Jusqu'en mars prochain, ce sont les stars italiennes de l'histoire du cinéma italien qui y prennent place, pour décentrer son regard franco(ou américain) centré. Non, il n'y pas que Marcelo Mastroianni et Roberto Begnini de ce côté-ci des Alpes.

Mole Antonelliana

Via Montebello, 20 ; 11€ le musée, 15€ avec l'ascenseur (8€ l'ascenseur seul)

UNE RÉHABILITATION : LE LINGOTTO

À six stations de métro (une seule ligne, impos-

sible de se tromper), au sud la gare centrale de Porta Nuova, le Lingotto fut le temple des usines Fiat de 1923 à 1984. La Fabbrica Italiana Automobili Torino était logé dans un bâtiment de 500 m de longueur, que Le Corbusier a jalosé et que Renzo Piano a réhabilité après que la dernière Lancia Delta en fut sortie. Elle est surmontée d'une piste d'essai de voiture de 1,2 km avec virages inclinés accessible depuis la pinacothèque Agnelli. Là-haut, une petite expo auto-promotionnelle sur la Fiat 500 et surtout des Canaletto, quelques Matisse et Picasso avec son *Homme accoudé à la table* déstructuré et au dehors, des figures de Miró regardent avec malice ces pistes qui dominent la ville et où depuis le début de l'année pousse un jardin botanique. En redescendant, ne pas rejoindre le métro mais partir en direction de l'ouest sur la passerelle piétonne qui enjambe friche, lignes de train et grandes avenues. Construite à l'occasion des Jeux olympiques d'hiver de 2006, elle mène au village des athlètes et au centre de presse et des délégations aujourd'hui totalement délaissé, mais là encore promis à la réha-

bilitation. Loin d'être un *no man's land*, c'est aussi un vaste quartier populaire d'immeubles et petits troquets pas du tout désagréables.

Côté métro Lingotto est né le mouvement de la *slow food* avec la première boutique Eataly en 2007, conçue comme un regroupement de producteurs locaux qui essaient désormais à travers le monde

Lingotto, Via Nizza, 230

→ Où manger ?

Le bar del Balòn. Y revenir quand la foule du marché aux puces a déserté les lieux et tranquillement manger des agnolotti à la sauge (5€), une assiette de légumes (3,5€) et bien sûr un tiramisù (4€).

Piazza Borgo Dora 12/f

Piola de Cianci. C'est la cantine grouillante de monde en permanence, en grande partie sur la terrasse (chauffée en hiver). Mieux vaut réserver sa place pour y manger des pâtes ou un spezzatino (viande mijotée) avec patates et courgettes. Prix maximal d'un plat 6€ et d'un verre de vin 3€ ! On y revient !

Largo IV Marzo, 9/b

→ Où boire un verre ?

Le Pastis. Puisque l'aperitivo a été inventé à Turin (un verre servi avec de mini en-cas), autant le tenter à cette terrasse qui aime les étudiants et les Turinois sauf peut-être le lundi où il se résume à des chips-olives-pizza. Vina della casa à 3€ !

Piazza Emanuele Filiberto, 9

→ Où boire un bicerin ?

Il Gusto Giusto. C'est LA spécialité locale ! Du chocolat chaud crémeux et épais posé sur une lchette de café et auréolé d'une pana (ah ce don inouï de l'Italie pour la chantilly !). Servi dans un verre à pied du service de la grand-mère, il comprend ici de la liqueur d'Amaretto !

Via Milano 11 B

→ Où trouver une glace ?

Gelateria popolare. Petit format / 2 goûts pour 2€. Fiordilatte, le succulent giandiotti ou des sorbets avec une louche de pana à tomber par terre pour 50 centimes en sus. Mamma mia !

Via Mameli 6 (quartier du Balòn)

→ Comment y aller ?

Bus. Départ 7 fois par jour (et nuit !) au départ de Perrache avec Flixbus. Prix minimal 25€ l'aller. Attraper le bus 9 ou 68 le long du corso Vittorio Emanuele II pour rejoindre le centre et la gare Porta Nova en dix minutes (ou trente minutes à pied).

Train. Quatre départs dans la journée. Arrivée à la gare de Porta Susa en 4h11 au plus rapide et 58€ au moins cher – une correspondance (minimum) à Chambéry.

Voiture. 326 km. Attention le prix du tunnel du Fréjus s'élève à 46,6€ l'aller ou 61,7€ A/R en sept jours – (pour 85€ de péage au total) ; et il n'est pas simple de se garer à Turin comme dans n'importe quelle grande ville, dont le centre se pratique aisément à pieds.

L'Isère, rien de plus naturel



Pas de la Balme
Massif du Vercors

En quête de grands espaces, de partage et de nouvelles expériences... accordez-vous une parenthèse unique sans aller au bout du monde. L'Isère, rien de plus naturel.



VOS SÉJOURS ET WEEK-ENDS EN ISÈRE
EVASION.ISHERE.FR

ALPES
ISHERE
SOURCE DE HAUTEUR



© Denis Pourcher - ADT07

GRAND CONCOURS CULINAIRE ARDÈCHE 2021



Émerveillez-nous grâce à votre recette ardéchoise et devenez le grand gagnant du concours culinaire Ardèche 2021.



ÉMERVEILLÉS PAR L'ARDÈCHE

